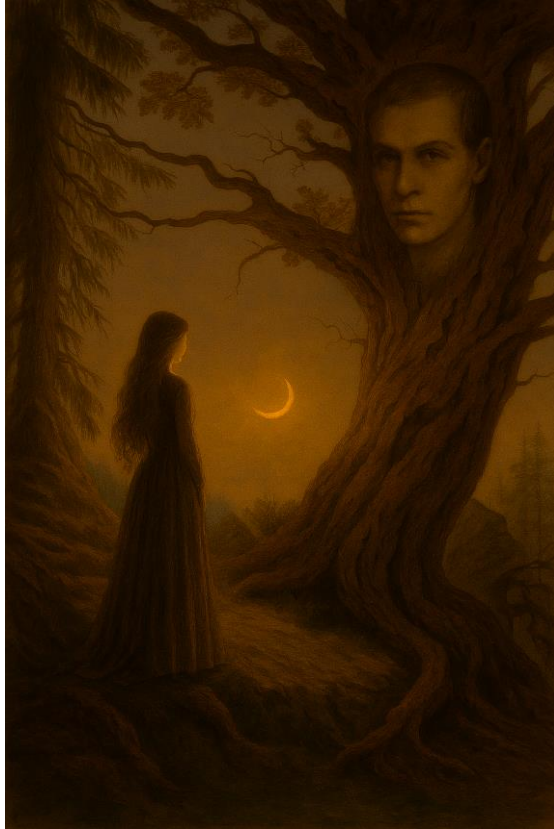


Denis CLARINVAL

NOCTURNES



PRELUDE

DE L'ETRANGE

Une tour à l'orée du village, un visiteur frappe à la porte et il attend, soudain la porte s'ouvre...

LE GARDIEN :

Cher ami, tu es parvenu, une fois de plus, jusqu'au seuil de cette tour : c'est à toi de le franchir. Demeure en ces lieux autant qu'il te plaira et sois rassuré : il n'y a pas de pièges, pas de fantômes, pas de porte close pour priver ton regard de ce qu'on ne peut voir. Je place en ton oreille ces mots avisés : en cette demeure, de tout ce qu'on y voit, bien peu s'y trouve et de ce qui s'y trouve, bien peu se donne à voir. Dans cette obscurité, la lumière est inutile : tout semble s'y confondre et c'est à toi qu'il appartient de distinguer ce qui doit l'être. Le temps s'est assoupi dans les mailles des tentures et les fissures des meubles ; te voilà « Igitur » perdu dans l'escalier dont se dérobent les moindres certitudes : tout est pareil à ce matin et cependant plus rien ne se ressemble. Ce sont les choses qui viennent à nous : sois patient et elles viendront jusqu'à toi, suivant leurs propres voies. Laisse-toi envahir par le monde plutôt que de le prendre et n'en saisir que les ombres. Laisse ta raison sur le seuil : elle attendra que tu reviennes pour

en user à ta guise. Une dernière chose : ce qui diffère est identique autant rien n'est jamais le même...

LE VISITEUR :

(Il semble très surpris par le propos du gardien et marque un temps d'arrêt avant de répondre...)

Cher ami, gardien des lieux, je ne vous comprends pas, vos propos sont si étranges. Je viens en effet, une fois encore, admirer cette œuvre sublime qu'un artiste a déposée au rez-de-chaussée de la tour. Comprenez, cher ami, que je ne me lasse pas de l'admirer, cette œuvre est, comment dire ?

LE GARDIEN : Mais vous l'avez dit, cher ami : elle est sublime, un éloge à la beauté, quelque chose de rare aujourd'hui car la beauté se perd n'est-ce pas, elle s'évanouit dans le banal, dans le gris du quotidien. C'est bien ce que vous pensez, est-ce que je me trompe ?

LE VISITEUR : Il semble rassuré par les propos du gardien qui, par son éloge, rajoute à l'éclat de cette œuvre, si rare, unique peut-être... Mais vous avez parfaitement raison, mon cher ami, aussi je ne comprends pas votre propos de tout à l'heure « ce qui diffère est identique autant rien n'est jamais le même... », c'était, j'imagine, une plaisanterie, des mots pour me surprendre, voire m'ager...

LE GARDIEN :

(Il le regarde fixement un bref instant et prend soudain un air sérieux, presque solennel et puis il prend la parole...)

Une plaisanterie ? Mais, mon cher ami, vous n'y êtes pas du tout, je ne plaisante jamais avec ce qui nous échappe : l'étrange, le mystère, comprenez-vous ? C'est bien plus profond que le sublime, croyez-le bien, l'insaisissable, l'indicible, ce qui échappe au regard quand il n'est pas soutenu, pénétrant le cœur des choses. Le plus habile de tous les peintres n'atteint pas ces choses-là ou il les cache dans les plis de son œuvre ; on le regarde pourtant et on le voit, à même la peau des choses, non pas caché et invisible cependant...

LE VISITEUR :

(Il recule d'un pas, troublé, ses yeux s'attardent sur les murs, comme s'ils allaient se fissurer pour livrer quelque secret. Il parle plus bas, presque à lui-même.)

Vous me parlez d'étrange comme d'un royaume caché derrière l'apparence, mais je ne suis pas certain de vouloir m'y aventurer. Cette œuvre que je viens contempler, vous le savez, elle m'apaise, me rassure même dans ses éclats. Elle me donne à penser, à rêver peut-être. Je m'y perds avec douceur. Il n'est point de piège dans sa beauté, point d'embûche. Et vous, voilà que vous m'invitez à

laisser ma raison sur le seuil, à écarter la lumière, à renoncer à ce qui se voit...

(Il se tourne à demi, comme pour désigner l'œuvre invisible hors scène.)

Dites-moi, pourquoi faudrait-il désertier le sublime ? N'est-ce pas déjà beaucoup que d'avoir su le créer, et plus encore de le reconnaître ? Pourquoi faudrait-il aller au-delà ? N'y a-t-il pas dans ce que l'on nomme sublime assez d'ombre et de profondeur pour nous suffire ?

(Il marque un silence, scrutant le Gardien avec un mélange de défi et d'attente.)

Ou bien faut-il comprendre que ce que je crois voir n'est qu'un voile posé sur l'essentiel, un miroir tendu par l'œuvre elle-même, pour m'éviter d'affronter ce qui la dépasse ? Est-ce cela, l'étrange : non pas ce qui n'est pas là, mais ce qui est là sans se montrer, ce qui persiste derrière l'éclat ?

LE GARDIEN :

(Il reste immobile, le regard posé sur le Visiteur, sans animosité ni pitié, comme s'il observait une mue en train de s'opérer.)

Vous avez raison de parler de miroir, mais ce que vous croyez y voir, ce n'est pas l'œuvre, c'est vous. Car ce qu'on appelle souvent sublime, c'est ce qui ne fait pas trembler. C'est ce qui nous élève,

oui, mais sans nous rompre. Cela console, cela ordonne. Cela magnifie le visible. Mais l'étrange, lui, ne console pas. Il désaccorde.

(Il s'approche lentement, sa voix s'assombrit, comme si elle descendait dans un puits.)

Il est vrai que l'œuvre que vous aimez, et vous l'aimez, je n'en doute pas, vous ouvre un espace. Mais cet espace est balisé : la lumière tombe bien, les contours sont nets, les figures, lisibles. Elle vous laisse intact, au fond. Elle ne vous appelle pas hors de vous. Mais ce que vous refusez de voir, ce que vous nommez indéchiffrable, c'est là, tout autour, dedans, dessous.

(Il lève une main et effleure le mur, comme s'il désignait autre chose que ce qu'il touche.)

Le sublime habille les choses. L'étrange, lui, les déshabille. Il dépouille l'image jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un frisson, un effroi peut-être, une ouverture qui ne mène nulle part et c'est là, précisément, que cela commence. Pas d'apothéose ici, pas de sommet. Seulement le seuil, toujours à recommencer.

(Il se tait. Puis d'une voix presque douce.)

Vous êtes venu pour voir une œuvre. Je vous invite à entrer dans ce qui vous regarde.

LE VISITEUR :

(Il baisse les yeux un instant, puis se met à faire quelques pas dans la pièce, les mains jointes derrière le dos, comme pour ralentir le mouvement intérieur qui le traverse.)

Votre parole, Gardien, me trouble davantage que je ne voudrais l'admettre. Je me suis toujours tenu au bord du mystère, sans y plonger. Contempler une œuvre sublime, c'était déjà assez : cela suffisait à m'arracher à l'ennui des jours, à m'élever au-dessus du tumulte. Cela me faisait homme, presque.

(Il se tourne lentement, la voix un peu plus rauque.)

Mais ce que vous dites, ce que vous laissez entendre, c'est que tout cela est peut-être un décor, un théâtre de surface. Et que ce que je prends pour la profondeur n'est qu'un habile jeu d'ombres sur une paroi. Est-ce donc cela que vous appelez l'étrange ? Ce moment où l'évidence se dérobe, où ce qui me paraissait sûr devient friable, poreux, fuyant ?

(Il s'approche du Gardien, plus près qu'il ne l'avait encore fait, comme attiré malgré lui.)

Mais... s'il en est ainsi, comment ne pas avoir peur ? Car enfin, n'est-ce pas la clarté que nous cherchons tous ? Une chose qui se donne à comprendre, une chose stable, nommable. Et si tout devient frisson, si tout vacille... que nous reste-t-il ? Comment vivre dans un monde où plus rien n'est certain, où les formes ne

tiennent plus ? Où même la beauté, cette œuvre que j'admire, n'est peut-être qu'un masque ?

(Il marque une pause, puis avec un reste de défi dans la voix.)

Ou bien... est-ce moi qui porte ce masque ? Est-ce cela que vous essayez de me faire voir ?

LE GARDIEN :

(Il ne recule pas. Il écoute. Son silence est dense, presque grave. Puis il incline à peine la tête, comme l'on ferait devant un aveu.)

Vous venez de prononcer le mot juste : masque. Et si tout commençait là, en effet, non pas par ce que l'on voit, mais par ce que l'on croit voir ? Nous portons sur les choses un regard qui les apprivoise, qui les nomme, qui les cadre. Mais les choses, elles, ne demandent rien. Elles n'ont pas besoin de notre regard pour être. Elles se tiennent dans l'opaque.

(Il fait quelques pas vers une lucarne, où la lumière tombe obliquement sur un pan de mur nu.)

Voyez-vous... cela aussi est une illusion que l'on nous a inculquée à tous : que le monde se dévoile à qui l'interroge. Mais l'interrogation, aujourd'hui, s'est faite violence. La pensée s'est faite outil. Nous n'écoutons plus. Nous arrachons. Nous mesurons. Nous classons. Nous modélisons.

Et dans cette rage de savoir, dans cette frénésie de rendre tout lisible, nous avons tissé autour du réel un linceul de certitude.

(Il se retourne lentement vers le Visiteur, et sa voix devient presque douloureuse.)

L'étrange ? Ce n'est pas ce qui est loin. C'est ce que nous avons recouvert. La science, je ne parle pas ici du désir de comprendre, qui est noble, mais de l'impérialisme du calcul, a fait taire ce qui, dans le monde, ne répondait pas à ses questions. Ce qui échappait au langage mathématique, elle l'a déclaré muet. Ce qui n'entrait pas dans ses cadres, elle l'a rejeté comme irrationnel, comme impensable.

(Il s'arrête, comme au bord d'un gouffre.)

Mais l'étrange n'est ni irrationnel, ni impensable. Il est ce qui résiste. Ce qui demeure, malgré tout. C'est un murmure sous les chiffres. Une faille dans la lumière. Une odeur ancienne, dans une pièce close. Un doute qui ne s'éteint pas.

(Il fixe de nouveau le Visiteur, plus intensément.)

Vous êtes venu ici pour admirer. Je vous propose d'être vu. Non par moi. Par ce qui, dans cette tour, ne peut pas être mesuré, ni pensé, ni réduit à rien d'autre que lui-même.

LE VISITEUR :

(Il reste immobile un long moment. Il regarde autour de lui, mais cette fois sans chercher. Ce n'est plus la beauté qu'il contemple, mais le vide qu'elle ne comble pas. Sa voix, quand elle vient, est plus lente.)

Vous dites que le monde se tait sous nos instruments... que nous l'avons fait taire, sans même le savoir. Je vous entends. Et quelque chose en moi, oui, acquiesce malgré moi. Mais je ne peux m'empêcher de penser : que reste-t-il, alors ? Si nous ne pouvons plus croire à ce que nous voyons, si même la science ne fait que jeter un filet sur ce qui nous échappe, Que nous reste-t-il ?

(Il fait quelques pas, lentement, comme s'il cherchait une sortie dans une pièce sans portes.)

Vous me parlez d'un murmure, d'un souffle, d'une faille... mais comment vivre dans la faille ? Comment habiter ce qui ne se donne ni forme, ni nom ? Je ne suis pas poète. Je suis un homme. Et les hommes, vous le savez, ont besoin de marches, de contours, de noms pour les choses...

(Il s'arrête, et lève un regard incertain vers le Gardien.)

Est-ce là ce que vous proposez ? Une vie sans sol, sans toit, sans lumière stable ? Un monde que l'on n'habite plus, mais qui nous traverse comme un vent inconnu ?

(Il semble se parler autant à lui-même qu'au Gardien.)

J'ai cru, longtemps, que le sublime était le plus haut que l'homme puisse atteindre. Mais ce que vous dites... c'est comme un feu sous la beauté. Quelque chose qui gronde, silencieusement, derrière les formes. Et je ne sais si cela m'attire... ou m'effraie. Peut-être les deux.

LE GARDIEN :

(Il n'avance plus. Il parle à voix basse, presque comme s'il récitait une chose ancienne.)

Vous demandez ce qu'il reste... Il reste ce qui, dans les objets les plus simples, échappe à leur fonction. Ce qui persiste, malgré l'usage. Ce qui tremble, même dans la régularité.

(Il fouille lentement dans la poche de son veston et en sort une petite montre de gousset, ancienne, en argent terni. Il la tient au creux de la paume, ouverte.)

Regardez.

(Il tend la montre au Visiteur, sans insistance. Elle bat, doucement, à intervalles égaux mais l'on sent déjà quelque chose de décalé, d'imperceptiblement faux.)

Voici un objet comme il en existe des milliers. Une montre. Elle donne l'heure. Elle mesure ce que nous appelons le temps. Elle rassure. Elle dit : « Voici où tu es. Voici ce que tu dois faire. Voici l'instant, et voici l'autre. » Mais... écoutez bien.

(Il s'approche et fait entendre le tic-tac au plus près du silence.

Puis il parle, les yeux fixés sur la montre.)

Elle bat, oui. Mais plus tout à fait. Elle hésite. Elle décale. Elle répète parfois un battement. Puis elle reprend. Le temps, ici, ne file plus. Il glisse. Il revient sur lui-même. Il s'é gare.

(Il referme doucement le couvercle de la montre.)

Ce n'est pas une panne. Ce n'est pas un dérèglement mécanique. Je l'ai faite réparer mille fois, mais cela revient toujours. Ce n'est pas l'objet qui est étrange. C'est ce qu'il laisse passer malgré lui.

(Il tend la montre au Visiteur.)

Tenez-la. Écoutez. Et demandez-vous : Qui a besoin que le temps soit droit, régulier, mesurable ? Qui, sinon celui qui ne supporte pas que le monde soit sans balise ?

(Il se tait. Puis, d'une voix encore plus basse.)

L'étrange commence souvent ainsi. Dans ce qui aurait dû aller de soi, et qui soudain résiste.

LE VISITEUR :

(Il prend la montre, mais du bout des doigts, avec une retenue visible, comme si elle pouvait le brûler. Il l'écoute. Le battement irrégulier le trouble. Il voudrait la rendre, mais n'ose pas tout de suite. Il parle, difficilement.)

Mais... ce n'est qu'un... dérèglement, n'est-ce pas ? Un petit défaut. Un vieux ressort qui fatigue. Rien d'autre. Je... je ne vois pas en quoi cela... en quoi cela serait... significatif. Le temps... le temps se mesure, tout de même.

(Il lève les yeux, cherche l'approbation du Gardien, mais n'y trouve qu'un silence sans contours. Il poursuit, plus vite, comme s'il fuyait sa propre pensée.)

On l'a mesuré depuis toujours, avec des cadrans, des sabliers, des clepsydres, puis... Puis les horloges, les montres, les satellites. Il faut bien... il faut bien que les choses... tiennent. Qu'on sache... où on est. Ce qui vient après. Ce qui précède. C'est comme la beauté... comme le sublime. On les définit, on les cerne. C'est ce que Kant... ce que Kant disait. Une... une idée *régulatrice*, je crois, ou quelque chose comme ça...

(Il s'interrompt. Il baisse les yeux vers la montre. Elle bat toujours, mais rien n'est plus régulier dans ce son. Il l'entend maintenant comme un souffle qui bute, qui hésite, qui s'éloigne.)

Mais là... ce battement... je ne... je ne sais plus. Il y a... comme un espace, entre les secondes. Un vide.

(Il tend la montre à deux mains, comme s'il ne voulait plus la garder, presque avec panique.)

Reprenez-la. Je crois que... je crois que j'ai entendu... trop.

LE GARDIEN :

(Il ne reprend pas la montre. Il laisse le Visiteur la tenir, même à bout de bras. Il parle lentement, comme si chaque mot devait traverser une épaisseur invisible.)

Non...

Tu n'as pas entendu trop. Tu as entendu... juste assez.

(Il s'approche d'un pas à peine. Sa voix est plus basse, mais plus vaste aussi — comme venue de plus loin que lui.)

L'étrange... ne se dit pas. Il s'approche. Et quand il s'approche, les mots se mettent à trembler, comme des feuilles au bord d'un feu. Alors on parle, oui... mais en biais, en creux, en cercle. Pas pour décrire. Pour ne pas fuir.

(Il lève lentement une main, comme pour dessiner quelque chose dans l'air, mais sa main reste en suspens, ouverte.)

Il y a des lieux... où le réel ne tient plus. Des objets... qui se souviennent de ce qu'ils n'ont jamais été. Des instants... hors du temps, fêlés, suspendus, comme des gouttes qui ne tombent pas. Des visages... qui vous regardent d'avant votre naissance.

(Il fait quelques pas, les yeux mi-clos, parlant presque pour lui-même.)

L'étrange n'a pas de forme. Mais parfois il prend une voix. Ou une odeur ancienne. Ou bien il vous touche par le rêve. Ou par le bruit que fait une porte qui s'ouvre alors qu'il n'y avait personne.

(Il revient vers le Visiteur, qui tremble à peine mais ne bouge plus. Il pose doucement la main sur la montre, sans la prendre.)

Ce n'est pas le monde qui devient étrange. C'est toi, qui cesses de vouloir le capter. Alors il vient. Et ce qui vient ne ressemble à rien de ce que tu sais. C'est plus mince qu'un souvenir. Plus vaste qu'un abîme. C'est là. Et ce n'est pas là.

(Il se tait. Long silence. Puis, dans un souffle.)

Tu entres. Ou tu recules. Mais si tu entres, alors... ne cherche plus les contours.

LE VISITEUR :

(Il reste figé un moment, la montre toujours au creux de ses paumes. Mais ce n'est plus elle qu'il regarde — c'est ce qui semble l'entourer, un peu plus large que la pièce, un peu plus loin que les murs. Ses yeux s'embuent. Il parle, à peine.)

Je sens... Je ne saurais dire... mais quelque chose... a changé. Tout paraît encore à sa place. Et pourtant... non. Comme si le sol... respirait. Comme si les ombres... m'observaient. Pas hostiles. Pas même présentes. Mais... là. Là sans l'être. Est-ce cela que vous nommez... étrange ?

(Il lève lentement les yeux vers le Gardien, mais ce n'est plus tout à fait un regard d'homme en quête : c'est un regard qui perçoit sans comprendre, qui voit sans saisir.)

LE GARDIEN :

(Il hoche la tête très légèrement, comme on répondrait à un secret.)

Tu ne nommes pas l'étrange. Tu l'épouses.

(Il tourne les talons. Lentement, il avance vers une porte dissimulée derrière une tenture que l'on n'avait pas vue jusqu'ici. Il ne la touche pas. Il se tient simplement devant elle. Il ne regarde pas le Visiteur.)

Il n'y a rien derrière cette porte que tu puisses prévoir. Ni œuvre. Ni sens. Ni but.

(Il pose la main sur le tissu.)

Mais parfois... dans ce que l'on traverse sans savoir, quelque chose éclot, un fragment de réel qui ne ressemble à rien. Un éclat sans cause, un frisson sans origine. Et c'est cela, peut-être, vivre.

(Il se tourne vers le Visiteur, très doucement.)

Tu peux rester ici, au seuil. Tu pourras revenir autant que tu veux. Mais si tu passes... alors c'est le monde entier qui aura changé, et non ta manière de le voir.

(Il recule d'un pas, libérant le passage.)

Entre. Et n'attends rien.

LE VISITEUR :

(Il ne bouge pas vers la porte. Il regarde autour de lui. Puis, très lentement, il lève les yeux vers le plafond, ou est-ce le ciel ? Il parle comme on parlerait dans le demi-sommeil, sans savoir si l'on rêve encore.)

Cette tour... Elle me trouble plus que la montre. Je l'ai toujours crue ordonnée. Une suite de pièces, d'étages, un sommet peut-être. Mais voilà que je doute. Est-ce que je suis monté... ou descendu ? Depuis que je suis entré, je n'ai croisé ni fenêtre, ni marche. Seulement des seuils. Et vous.

(Il s'approche d'un mur, le touche, presque à regret. Puis il murmure.)

Est-ce qu'elle a un sommet, cette tour ? Ou bien est-ce un puits ? Ou pire encore... est-ce le même lieu, répété à l'envers ?

(Il se retourne brusquement.)

Et si monter ou descendre, c'était la même chose ? Et si l'œuvre que je suis venu contempler, là en bas, ou là en haut, je ne sais plus, n'était qu'un reflet de cette errance ? Non pas une œuvre

sublime... mais le pli visible d'un espace qui ne tient plus debout ?

(Il recule, comme s'il vacillait.)

Je ne sais plus. Je ne sais même plus d'où je viens. Je croyais... chercher. Mais peut-être suis-je cherché.

LE GARDIEN :

(Il s'approche lentement, sans bruit, et pose la main sur l'épaule du Visiteur. Sa voix n'est plus ni grave ni douce. Elle est d'une neutralité abyssale.)

Tu es dans la tour. Et la tour est en toi. Ce n'est pas elle que tu gravis. C'est toi qui te replies. Et chaque étage est le même, regardé autrement.

(Il désigne le sol, puis le plafond, puis rien.)

Il n'y a ni bas, ni haut. Ni commencement, ni fin. Seulement un dehors sans sortie.

(Il se penche à l'oreille du Visiteur.)

Et dans ce dehors... quelque chose te regarde.

LE VISITEUR :

(Il ne parle plus d'abord. Il ferme les yeux, lentement, comme pour voir mieux. Son front est lisse, mais sa bouche tremble. Puis il

rouvre les yeux. Quelque chose a changé : ce n'est plus l'inquiétude, mais une sorte d'abandon lucide.)

Il me semblait, au début, qu'il s'agissait de choisir. De voir... ou non. De franchir un seuil. D'entrer dans une pièce. Mais maintenant je comprends : il n'y a pas de porte. Il n'y en a jamais eu. Ou bien toutes les portes donnent sur la même pièce. La même... ou presque.

(Il regarde autour de lui : un tableau peut-être, un fauteuil, une lumière tombée d'on ne sait où.)

C'est cela, n'est-ce pas ? L'étrange n'est pas ce qui nous attend dans un ailleurs. C'est ce qui revient, à peine modifié, comme un rêve déjà rêvé. Ce qui s'installe à l'intérieur du familier, jusqu'à le faire vaciller.

(Il fixe un détail — un clou rouillé, une craquelure sur le mur, comme si ce rien portait désormais tout le poids du monde.)

Il n'y a plus de haut. Il n'y a plus de bas. Seulement une chambre, et dans cette chambre... Le tremblement du même.

LE GARDIEN :

(Il s'est retiré d'un pas, et parle maintenant comme de très loin, sans que sa voix perde de sa netteté.)

Tu n'as rien franchi. C'est le monde qui s'est retourné autour de toi. L'étrange n'est pas ailleurs. Il est là, dans le fait même que tu continues à parler, à croire encore que les choses ont un nom. Mais écoute...

(Il se tait. Un silence lourd s'installe. On croit entendre un écho, mais d'aucune voix. Une vibration sourde, indéfinissable.)

LE GARDIEN :

(Reprenant, très bas) :

Même les mots, à présent, ont commencé à se défaire.

(Sans hausser le ton, mais comme si chaque mot tombait d'un peu plus haut que le silence lui-même)

Même les mots, à présent, ont commencé à se défaire. Ils n'adhèrent plus. Ils n'épinglent plus rien. Ils n'enveloppent plus les choses, comme ils le faisaient. Tu les prononces, et déjà ils se fendent, ils se creusent, comme des coquilles vides qu'un souffle fait rouler.

(Il s'approche lentement, sans bruit, mais ne regarde pas le Visiteur, il parle désormais vers le mur, vers la matière même.)

Ce que tu appelais l'arbre, la pierre, la montre, tout cela résiste maintenant au mot. Ils ne veulent plus être dits. Ils ne veulent plus être saisis.

(Il touche du doigt une tache sur le mur, sans la commenter.)

Tu les nommais pour les retenir. Mais ici... ici, les choses glissent. Le nom leur tombe des épaules comme un manteau trop grand. Et elles continuent. Muettes. Indifférentes. Exactes.

(Il marque un silence. Puis, très lentement, comme un dernier oracle.)

Il faut apprendre à marcher sans nom, à regarder sans cadre, à entendre ce qui ne s'adresse pas à toi. C'est cela que la tour enseigne. Non une vérité. Mais la perte des appuis.

(Il s'interrompt. Le silence revient. Long. Profond. Puis, dans un souffle plus intime que tout ce qui précéda)

Et c'est dans cette perte... que parfois... quelque chose te reconnaît.

LE VISITEUR :

(Il reste debout, longtemps, immobile. Puis il ferme les yeux. Non pour fuir, mais pour ne plus interposer aucun regard entre lui et ce qui vient. Sa voix est basse, calme, nue.)

Je ne comprends pas. Et pourtant... je ne m'oppose plus.

(Il pose la montre doucement sur un rebord, sans bruit, comme on rend un objet sacré qu'on n'a jamais vraiment possédé.)

Que les mots se défassent. Que les formes se perdent. Que les marches se confondent.

(Il inspire lentement, profondément, puis ouvre les yeux, mais sans chercher rien autour de lui.)

S'il n'y a pas de chemin, alors je marcherai quand même.

(Il reste là, sans rien attendre. Son pas ne vient pas. Il n'a plus besoin de venir.)

L'ENFANT SOLDAT

Il est né, cet enfant, plein de haine dans les oreilles, un
Fusil dans les mains, destiné à une guerre qui jamais ne fut
La sienne. Jamais plus il ne rira, ses jouets son brisés et
La guerre, non, la guerre n'est pas un jeu, c'est un propos
d'adultes,

De généraux conviés à des sabbats douteux, sorciers ou
Enchanteurs qui font briller le soleil comme un reflet au
Canon des fusils. Ses frères ? Il ne les connaît pas, ils sont
Tombés au champ d'honneur, une médaille s'en souvient.
Une peluche sur le sol, déchirée, piétinée de soldats en fureur,
C'est tout ce qui demeure, le prix des larmes, celui du sang.

Il marche dans la poussière, ses yeux sont vides, il porte sa faim
Comme une armure trop lourde, ses pas résonnent dans la
Vaste étendue des villages en flammes, marchant parmi les
corps,
Chaque maison n'est plus qu'un tas de pierre et de gravas,

Un silence où les mères se taisent, mortes leurs voix au creux
Des fosses communes. Et lui, un soldat de papier, brandit son
Arme comme on serre contre soi un fardeau sans nom, si lourd,
Et ses mains tremblent, il ne sait de la vie que la tiédeur
D'une peluche contre sa joue, innocent vendu au froid du métal,
Damné à l'âpreté du cri d'un homme condamné aux ténèbres.

Il ne retient de l'enfance que la trace déchirée d'un rire,
Un éclat brisé dans la poussière rouge, au pied d'un mur fendu,
Ses songes sont des ruines où l'écho des pères devient silence,
Un cortège d'ombres traversant les flammes, hurlant encore.
Chaque nuit il dort contre son arme comme on dort contre une
mère,
Mais c'est une mère de fer, glaciale, sans souffle ni tendresse,
Un ventre creux qui n'offre que le vide des flammes et du
tonnerre,
Et quand il rêve encore, le cri des balles se confond avec le vent,
Les éclats de grenades ne sont qu'étoiles éteintes, astres

échoués,

Et la lune, blafarde, s'effondre dans l'eau boueuse des batailles.

A l'entour d'autres enfants, ils avancent dans les fourrés,

Ossements revêtus de haillons, frères sans mémoire, troupeau

Conduit vers l'abattoir des hommes, troupeau marqué d'un

sceau,

Invisible, que seuls les bourreaux reconnaissent dans la nuit.

Leur chant est un râle, une plainte confuse, une mémoire

Qui s'étirole avant même d'exister une enfance sans alphabet.

Ils ne savent pas compter, lire ou prier, seulement tuer,

Et l'éclat de leurs yeux est déjà terni par l'absence,

Comme si une main de plomb avait éteint la lumière

Au fond de leurs pupilles, jadis rayonnant dans l'aube.

Il se souvient à peine des champs de blé sous le soleil,

Du parfum d'une fleur écrasée entre ses doigts sales,

D'un chant d'oiseau perché sur la branche, dans le matin,

D'un rire trop vite étouffé dans la poussière des routes.
Ces bouts d'images, déchirées, sont comme des éclats de verre
Au fond de sa mémoire : elles brillent en le blessant.
À présent ne restent que le brouillard, la fumée, les cendres,
Le monde s'efface dans le grondement des armes,
Dans les ordres criés par des bouches déformées,
Dans le silence de ceux qu'on a jetés dans la fosse.

Il ne lève plus ses yeux, le ciel lui est trop vaste,
Un gouffre où rien ne répond, sinon l'écho de sa peur.
Il voudrait s'y perdre, mais ses pieds restent liés à la terre,
À cette boue collée qui sent le sang et la cendre.
Il marche, et chaque pas l'éloigne encore de lui-même,
Chaque pas dissout un peu plus l'enfant qu'il fut hier.
Son âme s'échoue comme une feuille consumée,
Ecoulés ses rêves par la faille de ses yeux vides,
Il reste là, silhouette fragile, ombre vacillante, seul avec

Ses larmes, penché comme un malheur sur une peluche,
décapitée.

Désormais inconnu le repos de la nuit, rien que la terreur,
Il entend les pas lourds des hommes rôder dans ses songes,
Leurs voix sont des éclairs, leurs rires des orages,
Et son cœur se replie, dans un sanglot, comme une bête
traquée.

Au firmament les étoiles sifflent, comme des échos de balles,
Chaque ombre est un fusil pointé contre sa poitrine.
Il serre sa peluche morte comme un dernier espoir
Mais son idole est creuse, un crâne vidé de tendresse,
Et dans ses bras l'enfance s'est figée en poussière,
Comme un fruit pourri tombé trop tôt de son arbre.

On lui dit sa bravoure, c'est homme avant l'âge, armé,
Un fusil vaut mille jouets, un cri retentit mieux qu'un chant.
Mais au fond de son ventre, il sent l'écume du refus,

Une vague brisée qui cherche encore à crier « non ».
Sa bouche reste muette, ses yeux s'égarant,
Il se tait, la peur lui a volé les mots, cousu sa bouche,
La guerre est une langue qu'il ne voulait pas apprendre,
Une grammaire de cendres et de chairs mutilées,
Un alphabet où chaque lettre est une plaie,
Et chaque mot une tombe creusée dans la nuit.

Les adultes sont repus de son obéissance docile,
Ils le dressent comme un chien famélique, jamais libre,
On lui promet du pain, il se bat pour sa vie, pour rien.
On lui attache au bras le brassard des damnés,
On fait de lui l'écorce d'un monde sans racine.
Mais derrière ses paupières, une lueur subsiste,
Un éclat infime qui refuse la soumission, murmure du peu
vivant,
Un feu fragile, comme une braise sous la cendre,
Qu'aucun ordre ne pourra jamais tout à fait éteindre,

Car même mutilée, l'enfance brûle encore des promesses
interdites.

Il erre dans les colonnes, c'est un frère d'infortune,
Entouré de visages où la peur a déposé son masque.
Ils sont des milliers, et pourtant ils sont seuls,
Chacun perdus dans la nuit intérieure de son propre gouffre.
Leurs pas battent la mesure d'un tambour sans destin, la mort,
Leurs yeux reflètent des flammes qu'ils ne sauraient
comprendre.

Ils marchent vers une bataille mais ce n'est pas la leur,
Et meurent dans un combat dont ils ignorent la cause,
Les généraux, chemises immaculées, dessinent des plans
Sur des nappes blanches tachées de vin et d'or.

Il rêve parfois qu'on lui arrache cette arme de ses mains,
Qu'on y dépose un ballon rond, une pomme rouge,
Un livre dont les pages bruissent comme des oiseaux,

Ou même rien, juste un souffle, libre entre ses doigts.
Il rêve encore de courir dans la plaine, sans mines et sans obus,
De s'échouer dans l'herbe et d'y rire sans trembler,
Retrouver le parfum d'une fleur, la voix d'une mère,
Sentir sur son visage une pluie qui ne soit pas de balles,
Retrouver, pour un instant ce corps fragile, l'âme innocente,
Un simple enfant, au milieu des jeux d'été dont sourient les
parents.

Son réveil est un gouffre et le soleil une arme,
La terreur l'entoure de ses mâchoires d'acier.
Le jouet est détruit, la peluche décapitée,
Et le fusil trop lourd s'impose comme un destin.
Il marche, il obéit, il se perd dans la poussière,
Une larme s'écoule sur sa joue, un ruisseau privé de source.
Il n'est plus un enfant, mais pas encore un homme,
C'est un cri muet, enfermé dans un corps trop petit,

Une ombre arrachée à la lumière de l'enfance,
Une voix étranglée au bord du silence du monde.

NUIT DE CENDRES

« Et nous : spectateurs toujours et partout, tournés vers tout cela et ne le dépassant jamais. Nous en sommes trop pleins. Nous mettons de l'ordre. Tout s'effrite. Nous l'ordonnons à nouveau, et nous nous décomposons nous-mêmes.

Qui donc nous a retournés de la sorte pour que, quoi que nous fassions, nous ayons toujours l'attitude de celui qui s'en va ? Sur la dernière colline qui lui montre une fois encore toute la vallée, il se retourne, s'arrête et s'attarde – c'est ainsi que nous vivons et ne cessons jamais de faire nos adieux. »

(Rainer Maria Rilke, « Elégies de Duino », 8ème élégie)

Le temps serait-il meurtrier ? C'est de la mort qu'est tissée notre vie,

Nous mourrons sans cesse, chacun de nos instants est celui d'un Adieu, et marchant vers demain l'homme se retourne, ses hier sont des croix

Plantée dans le cimetière de son histoire, la mort s'accroche à nos

Chaussures, ombre du passé que l'on traîne derrière soi, toute
vie est

Un obstacle à la lumière qui jamais la traverse, ne laissant
derrière celui

Qui marche que les traces de ses pas, empreintes d'un homme
déjà plus

Loin, trop loin peut-être, et les morts se succèdent comme un
sillon

Creusé dans le champ du passé, la vie est un ruisseau
qu'emporte son

Élan, semant des pierres et des galets dans un lit qu'effeuillent
nos souvenirs.

Mort est la vie qui égrène nos souffrances, toute blessure est
mortelle,

N'en demeurent que les plaies recousues par le temps, vestiges
de nos

Rencontres, de nos heurts, de nos faiblesses, de nos fausses
agonies ;

Et nous marchons encore, sous le poids du fardeau de tous ces
renoncements,

Nous marchons vers des étoiles filantes qui jaillissent dans la
nuit de

Nos hier nocturnes, un chapelet de morts qui glisse entre nos
doigts,

Prière d'un homme penché sur le cercueil alourdi de sa vie, le
recel
De nos fragments, éclats dispersés d'un miroir qui toujours se
brise,
Sans reflets, sans images, seulement des souvenirs qu'on habille
de
Nos rêves, d'ainsi mourir à chaque page que l'on tourne, a-t-on
un jour vécu ?

Est-ce une boîte de Pandore où les destins se croisent et avec
eux les morts,

Où défilent des regards que chaque instant referme, l'histoire
serait la foule

De tous les effacements, la vie une oraison dans une cimetière
sans noms,

L'enfouissement du singulier dans une fosse qui nous serait
commune, un

Tombeau pour chacun quand il ne devient personne, que
chaque trace est

Rongée par le sable et puis s'efface dans un oubli que la mort
nous partage,

Que vivre est une mort au pluriel, que chaque mémoire se fond
dans l'identique,

La vie serait la fin de tous, une usure qui efface les visages, un
ossuaire

Où les morts se mélangent, se recouvrent et puis s'effacent sous
le commun,

La mort fait de chacun ses autres quand il n'a plus de peau, des
os seulement.

Les morts ne parlent plus, toute parole est mangée par la terre,

La langue se décompose, les mots sont des poussières au bord

Des lèvres, les prières s'effondrent au parvis des églises, vaines,

Les sons résonnent à peine dans les cercueils, des caissons vides,

Les lettres, pourrissant, s'échouent comme les dents d'un
vieillard,

Usées d'avoir été trop dites, ou mal peut-être, la parole est un

Creux comme le sont tous les crânes quand y siffle le vent, une
flûte

Désenchantée, un murmure de la terre dévorant tous les corps,

Des os qui s'entrechoquent sous l'épaisseur du temps, dessous

La pierre qui préserve des vivants celui qui a cessé de l'être.

De la tombe rien ne germe, la pierre est muette et sans visage

Et par-dessous des os blanchis, des pierres creuses sans écho et
sans

Mémoire, les noms s'effacent comme une pluie dans la
poussière,

La vie est un mouvoir, elle enchaîne toutes nos morts
silencieuses,

Figeant le temps comme un éclat dans la pierre, silence du
balancier

Qui ne sait plus d'instant, la mort emporte les horloges, n'en
demeure

Qu'un présent d'une éternelle absence, défilent les corbillards
de nos

Maigres passés, avec lenteur jusqu'aux lieux de l'oubli, ces fosses
dont

On ne revient pas, sur le toit une lumière brille, elle veille sur
celui qu'on emporte.

LES MOTS QUI TAISENT

La parole s'effondre, sablé séché, poussière de mots échus
Aux abîmes du nocturne, obscurité du monde, impénétrable,
Indicible opacité d'un sol épuisé de lumière, larmes de feu
Embrasant tous les rêves, et morts les jours baignés su sang
Céleste, blessure d'un ciel de cendres, divin tombeau d'un
Trop d'humanité, indignité d'un orant qui supplie sa propre
Absence, penché sur le cadavre d'une antique innocence,
Un jadis effacé des gloires conquises sur le champ de l'immonde,
Un ange a écorché ses ailes sur un buisson d'épines, déchiré
Ses pas aux chemins empierrés, sans parole, sans regard, sans...

Des ombres écument des jardins oubliés, mémoires d'un ancien
Pleur, larmes de pierre d'un enfant qui s'est tu, broyé, souillé,
Consumé au feu des trahisons, sans visage et sans nom, le
déchet

D'une histoire qu'on voulait trop humaine, destinale et fière, une
Épopée dans le désert du monde, sans héros, sans victoires,
juste

Une main accrochée à son glaive et l'étendard d'une passion
inutile,

Les mots saignent une douleur insondable, se diluent, muets,
sur

Un monde calciné, n'en demeurent que les pierres, noircies,
fendues,
Écroulées sur des vies trop anciennes pour battre encore, gravas
De ce qui fut peut-être un jour, dans l'éclair d'un instant
passager.

La lumière est ailleurs, silencieuse, capturée par les cendres
d'une
Histoire qui s'éteint, brisée l'horloge qui emportait le monde au
creux
Des lendemains, éternel présent, lunaire, d'une terre désertée
par
Le vent, dormantes les plaines aux torrents asséchés, cupides les
Sources dont s'est vidé le cours, dépouillés les arbres qui
bordaient
Les chemins de nos pas, transparents les talus aux mille refuges,
Captif le merle suspendu à l'écorce, une branche que rien
n'agite,
Tombée la neige dont se parait l'agneau, muet le cerf que
n'étreint
Pas la biche, sans bruit l'abeille quand sont fanées les fleurs,
gisant
L'oiseau que retient son silence, sans vie les mots qui taisent.

TANT QU'IL Y AURA DES LARMES...

Tant qu'il y aura des larmes pour laver les silences,
Et des mains pour les boire au bord du cœur battant,
Tant qu'un cri sans écho saura se faire prière,
Et qu'un regard perdu retrouvera la mer,
Nous tiendrons, vacillants, debout dans les tempêtes,
Comme un feu qui résiste au ventre de la nuit,
Comme un arbre tordu qui n'abdique jamais,
Tant qu'il y aura des larmes... il y aura des vivants.

Tant qu'il y aura des pas pour franchir la poussière,
Et des voix pour nommer ce que l'ombre efface,
Tant que l'oubli recule au front d'une chanson,
Et que le vent s'incline au seuil d'un nom qu'on aime,
Nous serons, malgré tout, vivants sous les blessures,
Avec nos chairs ouvertes comme des fleurs de guerre,
Avec nos bras tendus vers des aubes encore nues,
Tant qu'il y aura des larmes... il y aura de l'espoir.

Tant qu'il y aura des nuits où veillent des veilleuses,
Et des poings refermés sur des éclats de rêve,
Tant qu'un enfant dira "j'ai peur" dans le silence,
Et qu'une main répondra sans poser de question,
Nous marcherons encore, lents, cabossés, fragiles,
Sous le poids des départs, mais portés par l'absence,
Avec le cœur dressé comme un feu sur la neige,
Tant qu'il y aura des larmes... il y aura des liens.

Tant qu'il y aura des chants pour briser les silences,
Et des lèvres gercées qui murmurent "encore",
Tant qu'un souffle s'élève malgré le poids des cendres,
Et qu'un corps reste ouvert au frisson d'un adieu,
Nous tiendrons contre tout, même à genoux parfois,
Offrant nos jours blessés comme un pain partagé,
Et nos peines offertes en éclats de lumière,
Tant qu'il y aura des larmes... il y aura du sens.

Tant qu'il y aura des morts qu'on nomme avec amour,
Et des vivants tremblants pour garder leur mémoire,
Tant que le deuil saura s'habiller de tendresse,
Et qu'un regard s'attarde aux photos effacées,
Nous serons les vivants qui portent les absents,
Les passeurs de silence entre deux souvenirs,
Ceux qui pleurent debout, face au souffle du vide,
Tant qu'il y aura des larmes... il y aura des traces.

Mais voici que la nuit durcit les paupières closes,
Et que la sœur de cendre ne pleure plus jamais,
Son regard est de pierre, sans rive ni passage,
Elle marche en silence sur les cendres du jour,
Ses mains ne tendent plus vers la chaleur des autres,
Elles tiennent des songes comme des os brisés,
Elle avance, absente, dans un monde éteint,
Où les larmes se sont figées sous le givre noir.

Là, les mots sont des blocs retenus dans la gorge,
Et les cris reflus bâtissent des murailles,
Plus rien ne jaillit, tout s'enfonce et s'enracine,
Comme un souffle perdu dans les couloirs de pierre.
Les pleurs ne viennent plus — ils pèsent dans les yeux,
Lourds comme des tombeaux qu'aucune main n'ouvre,
Et les visages morts parlent dans les silences,
Avec des voix de sable qui ne savent plus prier.

Et voici les visages aux orbites scellées,
Les paupières pesantes comme des seuils fermés,
Nul éclat n'y demeure, nul frisson de lumière,
Seulement ce silence, massif, irrémédiable,
La mort a refermé les fontaines du cœur,
Et les yeux sans larmes ne regardent plus rien,
Ils dorment dans la nuit comme des pierres noires,
Sans nom, sans souvenir, sans appel ni retour.

Plus bas que les ténèbres, il n'y a que l'absence,
Un lieu sans temps, sans bord, où rien ne bat, ne saigne,
Là, les corps sont sans poids, vidés de toute plainte,
Et les âmes dissoutes comme du sel en pierre.
Nul nom ne s'y murmure, nul dieu n'y descend plus,
Même la peur se tait, figée dans sa stupeur,
On y marche sans pas, on y pense sans tête,
On y est... comme un souffle que l'on n'a pas repris.

Ici, tout est scellé — la bouche et la mémoire,
Les gestes oubliés dans un sommeil de pierre,
Même les ombres fuient ce fond sans résonance,
Où l'être n'est plus rien qu'un vestige d'absence.
Les morts ne rêvent plus, ils n'attendent plus rien,
Leur repos est sans bord, sans seuil, sans déchirure,
Un pur néant dressé comme une cathédrale,
Sans cloche, sans prière... sans larmes désormais.

Et pourtant... dans l'abîme, quelque chose frissonne,
Un souffle indistinct, venu d'on ne sait où,
Ni plainte, ni parole, mais un frêle mouvement,
Comme un feu souterrain dans le ventre des pierres.
C'est à peine un appel, un murmure d'avant,
Un battement si faible qu'on doute de l'entendre,
Mais il est là, têtu, vibrant dans l'inerte,
Comme si le silence rêvait encore d'un cri.

Il remonte, ce souffle, en rasant les parois,
Heurtant les pierres noires d'un corps presque sans force,
Chaque pouce gagné déchire le néant,
Comme un cri dans la gorge d'un être sans mémoire.
La nuit s'effrange un peu sous la peine du pas,
Et l'ombre cède, lente, à cette soif obscure,
Ce besoin d'exister, même dans la douleur,
De refaire surface, fût-ce à genoux, en sang.

Parfois, le souffle manque, retombe sur lui-même,
Et la paroi se dresse plus dure qu'une mort,
On croit sombrer encore, rejoindre le silence,
Redevenir absence au milieu des absents.
Mais un battement faible, venu d'on ne sait où,
Insiste dans la nuit, comme un cœur de braise sourde,
Il pousse vers le haut, à peine un millimètre,
Mais ce rien, ce presque, suffit à ne pas choir.

La chair se souvient mal, mais elle sait encore,
Le haut, le bas, la lutte, l'élan, la pesanteur,
Elle avance à tâtons dans un demi-sommeil,
Portée par le désir que quelque chose tienne.
Chaque pierre devient un miroir de passage,
Et les ombres, moins denses, s'effacent sous les pas,
Un souffle désormais ouvre un étroit sillon,
Comme un fil de lumière dans l'épaisseur du noir.

Et voici que le noir devient un peu moins vaste,
Qu'un souffle s'amenuise, mais ne se brise plus,
Le silence recule d'un pas imperceptible,
Et l'œil, longtemps fermé, se risque à frémir.
Tout est encore nuit, mais une nuit poreuse,
Où quelque chose veille sans nom et sans visage,
Peut-être une mémoire, un feu très ancien,
Qui dit sans dire : "Tu peux encore te tenir là."

Les larmes se retiennent au bord des cils brûlés,
Elles ne coulent plus — elles se sont données,
Comme l'eau d'un torrent qui se perd sous la pierre,
Et s'endort quelque part dans les racines mortes.
Le chagrin désormais est une chose muette,
Un pli dans la lumière, un battement éteint,
Et la sœur, immobile, veille au seuil du jardin,
Où les pleurs, à genoux, se changent en silence.

Le jardin se défroisse au souffle de l'absence,
Ses ombres reculent sans fuir tout à fait,
Rien ne chante encore, mais l'aube est en tension,
Comme un fruit suspendu au bord de l'impossible.
Les pas saignent encore sur les pierres mouillées,
Mais ils tracent un fil dans l'herbe dévastée,
Un chemin de douleur, d'oubli, de souvenir,
Qui va vers la lumière — même si nul ne la voit.

Le jardin s'embaume d'un silence plus clair,
Quelque chose respire, très loin, sous les racines,
Les arbres ne bougent pas, mais l'air a changé,
Plus léger, moins chargé de nuit et de douleur.
La sœur demeure là, sans geste, sans visage,
Mais ses paupières frêles frémissent sous la brume,
Comme si dans ses yeux une source endormie
Préparait doucement le retour du regard.

Une lumière pâle effleure les buissons,
Ni or, ni feu, mais une pâleur d'argile,
Un souffle matinal, chargé de cendres tièdes,
Glisse entre les feuillages encore lourds de nuit.
Le monde n'a pas changé, mais il se laisse voir,
Comme un visage ancien qu'on aime sans savoir,
Et dans l'œil de la sœur, à peine entrouvert,
Brille un éclat si faible qu'il redonne silence.

Elle ne dit rien, mais elle est là, présente,
Les larmes sont parties, rentrées dans la lumière,
Et son visage calme ne demande plus rien,
Sinon d'être encore là, offerte au lent passage.
Le jardin s'épaissit d'une clarté vivante,
Où la douleur ancienne ne parle plus très fort,
Et l'on devine, au loin, derrière un voile d'aube,
Une paix sans parole, nue, presque oubliée.

BRAISE SOUS LA CENDRE

Dans l'âtre du monde tout est consumé, le bois ne crépite plus,
Et la pierre encore tiède se souvient de la flambée, du souffle sui
Tout ravive, le reste est de cristal, glacé comme un cadavre qu'on
Montre une dernière fois avant de l'ensevelir au cimetière des
Oublis, le confier au ventre de la terre, et puis s'en détourner car
C'est elle, la mort, qui toujours nous devance comme un horizon
Si peu fuyant, elle marche sur nos talons et l'homme qui se
retourne

Lui adresse ses adieux, non pas l'ultime mais toutes ses sœurs
qui

Nous reviennent dans le cumul des abandons, ces morts fragiles
Qui noient la vie de larmes, de regrets, de remords parfois, de
tourments.

Dans le froid matinal d'un jour à peine venant, l'homme avoue
son dépit :

Que reste-t-il des feux anciens ? Une poussière sur le monde,
cendres

D'une vie dont s'est enfuie la flamme, des mots gercés par le
glacial, murmure

D'oiseau captif de toutes ses illusions, un cri peut-être jeté au
fond du gouffre

Et l'écho des profondeurs qui le redit encore, impitoyable et sec,
cruellement.

Et lui, l'homme, effondré sur le bord, n'entend plus que sa voix
qui résonne

Dans le vide, le vent se tait aux arbres sans feuillage, le chemin
se dérobe sous

Les pas trop pesants d'un errant courbé sous l'épreuve du temps
impardonnable,

Sans chaleur, sans lumière, tâtonnant dans le jour sombre de sa
détresse, aveuglé

Des songes d'un sommeil trop profond, rêves égarés dans la
maison des pères.

Et puis il se retourne, une dernière fois peut-être, sur son passé
de morts refermé

Par la cendre, il voudrait s'approcher, se saisir de l'instant, et de
ses mains tremblantes

Le serrer contre lui, enlacer le destin comme on embrasse la
mort une dernière fois

Avant que se referme le cercueil d'un hasard, un venu sans
raison, un trop du monde,

Évanoui sous la neige, linceul d'une terre livrée aux vents du
nord, endormie sous la

Couche d'un hiver sans promesses, la fin, inéluctable, de ce qui
jamais demeure ;

Or l'homme, rampant sur ce verglas du monde, tombé que plus
rien ne relève,

Il se souvient de l'âtre, du feu qui tout dévore pour n'en laisser
que des miettes,

Il pleure sa chute comme un enfant ses plaies, ses larmes se
figent, glacées,

Sur son visage mais il revient pourtant, des lenteurs de son pas,
incertain.

Il revient, traversant l'océan pétrifié de la terre, pour remuer une
fois

Encore ce qui reste du monde, la poussière retombée d'un feu
éteint, et

Il étend sa main rugueuse sur la pierre, surpris de sa tiédeur, son
visage

Soudain s'éclaire d'un espoir si fragile, et il remue la cendre de
son histoire

Brûlée, il répand la poussière comme une offrande au vent, et il
l'emporte

Dans le lointain, au-delà de toute vie, au-delà de toute mort, au-
delà même

De l'Etre, et l'homme soudain se brûle dans son audace, dans sa
quête d'un

Dernier éclair quand s'est tu le tonnant, perdu dans la nuit
sombre de son

Cruel destin et avide de lumière, une lumière fragile, vacillante
et pourtant

Souveraine, une lumière pour réchauffer ses pas et les guider
vers demain.

Demain ? Car il croit encore et tend vers lui ses bras comme on
espère une

Aurore, un nouveau jour caressé de lumière, murmure suspendu
aux lèvres

D'un possible avenir quand tout pourtant se noie dans l'obscur
de l'éteint,

Il fend la mort du feu comme on déchire une pierre pour en
gouter le sang,

Le geste incertain, tremblant comme s'il cherche un trésor
enfoui par des

Pirates de passages sur un ilot désert avant de repartir à l'assaut
des vagues

Et des porteurs de moissons, des navires chargés d'étoffes et de
joyaux,

De retour du levant comme le soleil quand il déchire la nuit pour
que naisse

Le jour, et l'homme, à genoux devant l'âtre, penché sur les
ruines de sa

Propre vie, saisit alors dans le creux de la cendre morte une
dernière braise,

Vivante encore...

MÉMOIRE NOCTURNE

La nuit n'est pas un rideau que l'on tire sur le jour mais sa
mémoire,

Sans éclats ni artifices, proximité de tout ce qui s'éloigne aux
lueurs

De l'aurore car distantes les choses que trop éclaire d'un éclat de
soupçon,

Le monde est trop visible sous le soleil pleuvant ses éclairs de
clarté, lourde,

La nuit ne confond rien, tout s'y affiche au singulier de sa propre
lumière ;

On la dit cachotière, propice aux mensonges et trahisons, une
porte close

Sur l'interdit, l'inavouable, muette, confessionnal de nos délires,
de nos

Passions, de nos blessures qui ne saignent pas, de nos chutes et
tous

Ces tremblements dont s'horrifie le jour d'une conscience
lumineuse,

Le refuge de nos hontes, des sanglots retenus sous l'aveu, de nos
peines.

Le jour et sa brillance sont-ils d'un feu qui consume nos
pensées ?

La nuit ne cache rien, tout s'y dévoile aux regards pénétrants et
Audacieux, sans chemise dont se couvrent les choses, ce qui le
jour

Semble sans jamais vraiment l'être, le convenant aux yeux
cupides,

Plus sombre que la nuit même ces rayons jetés sur le monde, ni
Caresse ni affection, pas même un lien, un effleurement tout au
plus,

Un consentement oisif, paresseux, sans aucune intention, sauf,
oui

Bien sûr, d'en être satisfait, boire du bonheur en clignant des
yeux,

Non pas la peau du monde mais sa réfraction dans le reflet d'un
Réverbère désabusé, planté là comme un gardien du juste voir.

Mémoire de ce qu'oublie le jour vaquant, affairé, tendu dans le
vacarme,

Ébloui d'or, de pierres précieuses, de projets cristallins, de
lumières

Ajustées, cousu de pas plus certains que la mort, balayant, oui,
les faux

Mensonges, certifié plutôt dans la clarté baignante de tout ce
qui paraît,

Plus vrai que tous les vrais, fondateur de tout ce qui résiste, la
pierre

Tiédie des grands édifices qui s'écrasent dans la nuit,
effondrement

Nocturne de la subtilité, des tissus du complexe, de l'expliqué,
encore

Et toujours, le jour brille, la nuit est sans cervelle, le crâne vide
et sifflant

Des airs d'absence : non, redit l'éclat, la nuit ne cache rien, elle
digère,

En le broyant, ce qu'ont porté les heures d'une journée
finissante.

Je suis la nuit, non pas frisson, murmure lointain d'un vent qui
traverse

La vie sans la frôler mais parole creusée dans le silence, un dire
Des choses, plus profond que l'obscur dont s'accomplit le monde
Sous les feux de la rampe, la nuit est un poème tracé entre les
mots,

L'Ouvert des clartés vacillantes, le plancher des lucioles vibrant
sous

Les étoiles, fendant l'opaque d'une envolée timide et sobre, la
grâce

Légère d'une danse plus parlante que les mots, une offrande aux
regards

Muets, le recueil d'un sacré qu'emporte la rosée dont s'abreuve
le soleil,

La nuit ne cache rien, pas plus qu'elle le retient mais c'est le jour
qui

Tout éteint, dans la sécheresse, et meurent, silencieuses, les
larmes de la nuit.

LES DESCENDANTS INENGENDRES (GRODEK)

Soirée d'automne, la forêt n'est que larmes répandues sur le sol,
Hier dorées, d'armes aujourd'hui les plaines aux corps tombés

Et noirs les lacs, jadis si bleus, au sang mêlé de vases putrides
Se dérobe le soleil, lugubre, éteint par tant de haine, et puis
S'égare dans les abysses d'un horizon pourtant si proche encore,
Descend la nuit comme un linceul déplié sur la mort, sauvage
La plainte des soldats déchirés, brisés, crevant dans les talus,
Ouvertes les bouches aux cris devenus cendres sous le feu du
tonnant.

Rouge la nuée qui s'abat sur la plaine, sang d'un dieu courroucé,
De pierre et froide la lune qui n'éclaire que la mort, cadavres
Entassés, mutilés, décharnés sur un sol de poussière, buvard
De sueur et de sang, de larmes aussi, humanité sordide
suspendue

Au tonnerre des futs cracheurs de feu, canons de l'infamie, le
Mal !

D'attente les mères et les enfants pour celui qui jamais ne
revient,

Amant ou père écrasé sur le sol, pourrissant déjà dans l'ombre
D'un déclin sans aveux, médaillés les généraux sans âme et sans
remords.

Tous les chemins s'égarent dans une boue mêlée de sang,
gluante,

Nauséabonde, nourrie de vers ne laissant que des os, le choix
Des loups pour ceux qui jamais n'auront de tombe, sans adieu,
Sans regrets, les oubliés d'un défaut de l'histoire, le destin
Meurtrier de la rage, de la pensée cupide, d'un savoir piétinant
Ce qui n'est à personne, libertés égorgées au billot de l'enfer,
Des grimaces impériales, de la folie des peuples, grégaires et
Menaçants, abomination de l'homme vendu aux convoitises.

Et chancelle la sœur, ange blessé au buisson des épines,
souillure

Dans le jardin muet des enfances oubliées, visage de pleurs
Penché sur les héros quand fuient les lâches à l'abri du canon,
De cire glacée ce qui fut un regard enchanté d'innocence,
Les maudits de la terre, couchés sur la terre froide et rougie,
Murmure le frère du haut de la forêt, le chant des morts,
Mélancolie, funeste, d'un poète sans espoir de voir demain
Jaillir une lumière de ces champs de cendres, ruinés, calcinés

D'ironie le deuil et sans fierté, masques éplorés sur le sans-nom,
Prières du bout des lèvres, sarcasmes des orants aux tombeaux
Vides de ce qu'ailleurs pourrit, baillant le drapeau qui se hisse
sur

La mort des conscrits, vains les honneurs quand ils n'ont plus de
Nom, sans adresse le salut d'une main tremblante, odieuse
l'arme

Épaulée au cirque des défilés, muets tous ceux qui sont tombés.

« La flamme brûlante de l'esprit, une douleur puissante la

Nourrit aujourd'hui, les descendants inengendrés. »

*Ce texte n'est pas un cri, je l'ai vomi comme un monstre dévorant
mes entrailles... un au-delà de la pensée, le sursaut de quelqu'un
devenu ici malade de l'homme*

NUIT D'ENFER

I

Igitur, j'ai bu la fiole de l'éternel oubli, mort, et j'ai lu

Dans le livre aux sortilèges la parole démoniaque, le

Blasphème des survivants, les mots du dernier homme,

Je me suis couché sur le tombeau des pères, sans espoir,

Sans vanité, le feu dévorant mes entrailles et là, sur

Cette pierre froide dont se cachent les anciens, tous,

J'ai soupiré à cette vie qui me dévore comme un rat

De l'intérieur, immonde affamé de mes souffrances
Ultimes, de mon agonie, de mes dernières larmes, de
Mon silence suspendu à la nuit sombre, blessé d'épines.

II

Était-ce le mal qui me rongait ? Était-ce le bien ? A quoi
Bon s'en poser la question quand la vie, parvenue son port,
Se nourrit des charognes, plonge dans la vase puante
Des espoirs pourrissants, des vœux brisés par l'horloge,
Roue indomptable qui murmure le trépas, balancier de
La fin qui nous guette, poison fétide de notre usure, de
Nos échecs et de nos chutes, rampants sont les humains
Pareils à des cafards que n'apaise aucun reste au creux de
Nos poubelles, aucune miette réfugiée sous la table, festin
Pitoyable de nos dérives, de nos errances, de nos solitudes.

III

« Dieu est mort », cela se dit mais peu l'entendent, que
Reste-t-il ? Rit-il, Satan, du sacrilège ultime, de l'homme
Seul, abandonné, pris dans le piège de ses mensonges, déchu

D'un avenir serein, écrasé sous le poids, immense le poids,
De sa fierté souveraine, du vide enfin de toute pitié divine ?
Non ! Rire est un cri de victoire sur l'esprit de lourdeur, sur
Le retrait dans un contentement stérile, divin le rire qui plus
Jamais s'entend, qui arpente les montagnes à l'assaut des
Cimes célestes, qui transpire sur les chemins pierreux, le rire
Est le triomphe des humbles portant le monde vers sa clarté.

IV

A qui vont nos prières si le ciel est vidé de ses précieuses étoiles,
Où résonnent-elles, qui les entend, qui s'y accorde encore ?
Orants d'un soir sans lune, les hommes se terrent dans leurs
Maisons de cendres, aux ombres froides des incrédulités,
Dans la patience d'un jour venant qui tout digère de sa lueur
Brumeuse, linceul du monde défiguré, oublié, sans vainqueur
Mais des vaincus, combien encore, aveuglés des éclats du peu
Qui renvoie la lumière à sa propre agonie, à son effondrement.
De ténèbres le jour qui suspend tous les rêves, mais la plissure

Aussi d'un monde en son retrait, fatalité du voile dont il se
couvre.

V

De noir les pierres au fond du ru et gris tous les poissons
flottants

Sur l'eau nauséabonde, jaunis les roseaux d'ombre, asséchés les
Renoncules crevant hideux sur une rive de sable, en pleurs les
Arbres ne portant plus de fruits et morte la vallée au ciel de
plomb,

Chemins de déroutes bordées par les cadavres d'animaux
Sans espèce quand tout se mélange dans l'horreur, les mouches
Aux hommes, les enfants à la terre fendue par des cieux
meurtriers,

Les mères à leurs voisins, dans l'abandon des pères dissous,
Pliés par la bataille au champ des honneurs et du sang, médailles
Aux corps déchirés, éventrés, assaillis de corbeaux sombres.

VI

Un serpent noir disparaît dans la gorge d'un humain pétrifié,
Sans mâchoire qui en briserait la nuque, pourpre le vent qui

Murmure au cimetière en caressant les tombes, défunt le cierge
Dont brillait la chapelle, brisé l'autel des divins sacrifices, fanés
Les bouquets offerts au souvenir, baillant le puits dont ne sont
Plus les eaux, en larmes les tilleuls épanchés sur les os, puante
La terre encombrée de cercueils, taiseux le merle étouffé de ses
Plumes blanchies par la lumière vive, trop vive pour ne pas être
Morte de ses derniers soupçons, trahison d'Hélios aux serments
Sacrés d'une divine comédie : la honte a dissipé l'amour,
blessure !

VII

Un vent haineux a tu les dernières braises, le feu n'est plus que
Cendres dont se couvre le monde, inhumation profane de tout
Ce qui vécut un jour, hier peut-être, mais perdu à jamais, oublié
Cosmique de vies qui se croyaient en marge d'un présent sans
Lendemain, mort des étoiles au firmament nocturne, trous
Noirs affamés de lumière, nuit éternelle aux profondeurs
D'un céleste horizon, trop loin pour être proche, embrasement
Aux confins du cosmos, échoué en pluie de cendres sur la terre,

Notre terre, celle dont l'âme est étrangère, vérité absente de
Ce qu'on dit la vie : jamais l'homme ne fut au monde... le sien !

VIII

Des voix sans corps murmurent dans le désert, gravé le sable
Qu'aucun vent ne salue et demeurent les derniers mots
Qu'on ne lira jamais, des mots sans prétention, sans énigme,
Des mots tracés vers une Parole qui meurt dans le silence, ni
Bornes d'un chemin, des pavés dispersés par l'histoire trop
Humaine sans que rien, jamais, ne les rassemble pour dire
Un sens, un cri ou un aveu, un adieu peut-être dont on
Ne revient pas, des signes abandonnés en vue de rien, pas
même
Un souvenir quand tout s'est effacé, une trace inscrite et
Éternelle dans la mémoire du monde, un trop d'avoir seulement
été.

IX

Les mots ne disent plus, ils taisent ! Rien à quoi les accrocher,
Une mémoire morte qu'aucun souffle ne saurait éveiller,

Graffitis sur des murs effondrés, lit d'une rivière asséchée,
Le langage a cessé de s'étendre, se figeant dans les pierres,
Galets abandonnés par ce qui fut un jour la vie, traces inutiles,
Indéchiffrables, creusets d'une poussière inerte, les urnes
Funéraires d'un absenté, privé d'histoire, témoins anonymes
D'un « cela fut » mais qu'est « cela » ? Des mots pour le dire,
Il n'y en a plus, effacés aux fonds des gorges en cendres, sans
Espoir qu'un jour curieux puisse les entendre, insondable
silence !

X

Nuit de l'enfer ! Les mots sont calcinés, brûlés au feu de
l'innommable,
Impardonnés d'avoir trop dit pour tout cacher dans les fissures,
Plissements d'un monde inconnaissable, matière sans texture
d'une
Pensée dépourvue de tactile, des propos sans caresses,
blessures de
Flèches décochées d'un calcul, maîtriser du monde ce qui n'en
peut

Rien dire, seulement l'utile à nos dérives, à nos passions, à
l'appétit

De prendre sans rien laisser des choses, n'en restent que les
miettes.

Les mots se perdent en digestion de tout ce consommé,
estomac

De la pensée quoi tout saccage, enfouit dans l'intestin broyeur
de

Ce peu que l'on en sait et l'immense inconnu, ignoré de nos
faims.

XI

Et s'échoue le langage aux latrines du savoir, boueux et
anonyme,

Qu'emportent les égouts aux confins du non-dit, silence
visqueux

D'une vase putride où s'évanouit le monde, tirée la chevillette
des

Raisons mortifères, fécale l'essence de l'Etre aux abords du
néant

« Ils manquent les noms sacrés » mais à qui donc ? La mort est
un

Buvard de toute pensée, de tout symbole, des dits et des non-dits,

Un assèchement des âmes, l'usure, sans remède, de tout langage,

Pourrissement de l'intime, sépulture de l'histoire, des défaites et

Des victoires, des actes manqués, des excès et de tous les trop-peu,

Indicible des pierres qui tout reprennent, comme des éponges.

XII

Etrange ce lieu qu'entourent des murailles écroulées et ce sol

Couvert de pierres fendues, des croix penchées qu'attire un sol

Graveleux et des mots, des noms peut-être, qui s'effacent dans

Le bois pourrissant : qu'est-ce donc ? Et cette odeur de vin

Trop vieux qui suit par les trouées, jadis cimetière mais à présent ?

Et dans ce sol noirci, aveugle, même les vers refusent la chair,

La décomposition elle-même semble s'être lassée, détournée,

Un vide qui n'attend plus rien, sans doute cela qu'on appelle

terme,

Non ! Pas l'apocalypse, mais un rien qui dure, sans nom, sans fin,

Un mot, le dernier de tous, s'est évanoui dans la poussière.

LIVRE DE POUSSIÈRES

Nous avons lu, et le livre s'est tu, son verbe tombé

En poussière entre nos doigts las, tandis que dehors

La nuit dressait ses hautes murailles de cendre, et les mots,

Pareils à des feuilles mortes collées au verre, n'osaient plus

Frémir dans l'air figé, et nos regards, eux, restaient posés

Non sur la page mais sur ce vide entre nous, ce soupir sans nom,

Ce murmure d'exil que seul un frère d'âme peut encore

Entendre, assis là, sans rien dire, mais présent comme

Une lampe dans la brume, vacillante, mais entière,

La sœur écorchée quand retentit là-haut le chant du frère.

Le vent descend des collines comme un soupir trop ancien,

Il racle les toits, efface les noms gravés sur les stèles,

Emporte avec lui la rumeur d'un monde trop lourd,
Un monde saturé de signes, de gestes qui n'atteignent plus rien.
Une lampe brûle dans une maison sans fenêtres,
Est-ce la veilleuse d'un cœur ou la dernière pensée d'un dieu ?
Nul ne le sait. La lumière tremble comme un souffle d'agonie
Sur le seuil de l'aube. Mais rien ne vient.
Et sous la neige tombée d'un ciel gris de cendres,
Un enfant sans nom caresse un livre qu'il ne sait lire.

Les corbeaux ne crient plus, ils veillent. Immobiles,
Sur les branches nues d'un bois sans saisons,
Ils fixent l'horizon où plus rien ne s'élève,
Ni prière, ni cri, ni chant, rien qu'un battement sourd,
Comme le cœur d'un mort oublié dans sa tombe.
Les fleuves eux-mêmes tournent sur place,
Et la mer s'endort dans ses propres reflets de plomb.
Tout est calme, d'un calme exténué,
Là où l'attente s'est lassée d'attendre,

Et la nuit s'installe non comme une fin, mais comme une demeure.

Une lueur s'agite au fond du puits, mais ce n'est pas l'aube —
C'est le reflet d'un feu qui meurt dans un autre monde,
Un monde oublié des dieux, des hommes, même des morts.
Tout ce qui fut nom n'est plus qu'un balbutiement d'ombre,
Et les lèvres, gercées de silence, ne cherchent plus à dire.
Des enfants dorment dans des berceaux de rouille,
Leurs rêves sont vides, raturés de cendre,
Et les mères chantent sans voix, des mélodies sans souvenir.
Même la poussière ne retombe plus. Elle demeure, suspendue,
Comme une prière que personne n'a formulée.

Et pourtant sous les décombres une rumeur persiste, faible,
Un battement enfoui comme si la terre elle-même gardait
mémoire,
Non d'un mot, non d'un chant, mais d'un souffle ancien,

irréductible,

Qui traverse les pierres, les ossements, les murailles effacées,

Et vient frapper nos tempes comme une marée sans rivage.

On croit entendre là-haut un pas, mais nul ne vient,

On croit voir une lueur, mais ce n'est qu'un éclat de cendre,

Et pourtant le cœur, obstiné, demeure dressé contre l'absence,

Comme un veilleur insensé qui refuse de quitter son poste,

Même quand la nuit elle-même a renoncé à durer.

Nietzsche est un phare dressé sur les bords d'un océan sans
bateaux

Il se voulait lumière, prophète de l'après-dieu, annonciateur du
surhumain

Mais ils ont choisi d'être le dernier homme, créateur de
bonheurs de surface,

Résignation au contentement, satisfaits du peu qu'offre une vie
sans tempêtes,

Fuyant les écueils sur des îles de repli, ignorées des tourments,
là où les cris

Stridents des goélands effacent les silences, où les vagues
écument les plages

De sable blanc et n'y laissent aucune trace, où le temps se murmure depuis

Les fissures des rochers, où les jours effacent les nuits, congédient les rêves,

Où les regards ne scrutent rien, se brisent dans le banal, où l'horizon est trop

Lointain pour que la mer dépose son appel sur les rivages. Un paradis ?

Celui des coraux pour écueils et des poissons d'argent nageant dans les eaux claires.

Sur ces îles tant désirées tout y est plat, absentes les montagnes qui défient

La vaillance, absent le chêne nuptial qui noue la terre au ciel, absents

Les énigmes qu'on a gravées ailleurs, sur des bancs solitaires, absent le chemin

De pierres qui redessine le monde et donne à chacun sa lumière,

Absent le gouffre sur la forêt crépusculaire, absente l'ivresse des audacieux,

Les Argonautes d'une lumière plus profonde qu'un ciel d'azur sans nuages,

La quête incessante d'une étoile au ciel nocturne, inaccessible, insaisissable

Et pourtant si claire, tranchante dans le cœur de l'obscur, une
larme au bord

De l'œil qui s'émerveille encore, déchirées les hautes voiles des
navires

Aventuriers, les découvreurs du monde, tendus et affamés vers
l'ailleurs.

Or voici qu'un matin, semblable à tous les autres, la lumière
sombre encore,

Offrande de l'astre qui se lève, salue au loin un frêle esquif
fendant la mer de

Ses deux rames, à son bord un vieillard aux mains noueuses
tendues vers

Le silence, déchirant la mer houleuse, aspiré par l'horizon, avalé
par le lointain,

Invisible aux retirés sur l'île, dormant encore au bord d'un rêve
qu'effacera

L'éveil, enfoui profondément dans la lumière d'un jour qui rien
ne garde, mais lui,

Là-bas, plus loin que tous les rêves, il fend la mer de son effort,
plus vaillant

Que les vagues, offrant son audace au péril des écueils, brisant
avec

Obstination les vents contraires, courbant sa pensée jusqu'au
fond de sa barque,

Il avance, des restes de sa force, incertain de son devenir, et
cependant radieux.

Les vagues s'animent et s'alourdissent, emportées par le vent,
vacillante la barque,

Sombre le ciel éloigné des vivants, coiffant l'immensité de ce lieu
de solitude,

Soudain tonnant et crevant en éclairs, versant l'orage comme un
enfant ses larmes,

Et vif pourtant le regard de cet homme qui défie la tempête,
haut son front

Comme une épée contre le vent, serrées ses dents qui
retiennent tous les mots,

Et puis la mer devient brouillard et il poursuit sa route, sans
repères, sans étoiles,

Juste sa volonté d'accoster quelque part, sur les bords d'un
ailleurs de ces îles

Mortes qu'à l'aube il a quittées, il sait la mer et tous ses pièges,
les bancs de sable

Où tout s'enlise et les écueils qui ne laissent sur les flots que des
épaves, ruines

Des anciennes traversées, celles que l'on redoute et qu'on finit
par enterrer.

La mer étend son arrogance et ils cognent, ses poings d'écume
contre la coque usée,
Le ciel se penche, plus pesant que la marée, menaçant de sa
fureur divine,
Et lui, penché sur sa vieillesse, il lutte, creusant les vagues, un
défi à l'oubli,
Il rame sans colère ni amertume, et s'il avance, enivré par sa
peine c'est pour ne pas
Céder, chaque effort sur lui-même est un refus, une parole sans
voix, une prière sans
Dieu, et voilà que dans la nuit opaque tombe un éclair, une
flamme légère et vacillante,
Une éclaircie dans le gouffre nocturne, un roc se dresse là-bas,
immobile et fier dans
La nuit de cette rage qui l'assaille, et au sommet du roc, un feu,
haut, lointain, tenace,
Ce n'est pas un appel mais une présence, le phare dressé sur les
bords de l'océan,

Un signe que la route ne mentait pas, et le vieillard accoste enfin
dans la Lumière.

Nietzsche est un phare dressé sur les bords d'un océan sans
bateaux

Il se voulait lumière, prophète de l'après-dieu, annonciateur du
surhumain

Mais ils ont choisi d'être le dernier homme, créateur de
bonheurs de surface,

Résignation au contentement, satisfaits du peu qu'offre une vie
sans tempêtes,

Fuyant les écueils sur des îles de repli, ignorées des tourments,
là où les cris

Stridents des goélands effacent les silences, où les vagues
écument les plages

De sable blanc et n'y laissent aucune trace, où le temps se
murmure depuis

Les fissures des rochers, où les jours effacent les nuits,
congédisent les rêves,

Où les regards ne scrutent rien, se brisent dans le banal, où
l'horizon est trop

Lointain pour que la mer dépose son appel sur les rivages. Un paradis ?

Celui des coraux pour écueils et des poissons d'argent nageant dans les eaux claires.

Sur ces îles tant désirées tout y est plat, absentes les montagnes qui défient

La vaillance, absent le chêne nuptial qui noue la terre au ciel, absents

Les énigmes qu'on a gravées ailleurs, sur des bancs solitaires, absent le chemin

De pierres qui redessine le monde et donne à chacun sa lumière,

Absent le gouffre sur la forêt crépusculaire, absente l'ivresse des audacieux,

Les Argonautes d'une lumière plus profonde qu'un ciel d'azur sans nuages,

La quête incessante d'une étoile au ciel nocturne, inaccessible, insaisissable

Et pourtant si claire, tranchante dans le cœur de l'obscur, une larme au bord

De l'œil qui s'émerveille encore, déchirées les hautes voiles des navires

Aventuriers, les découvreurs du monde, tendus et affamés vers l'ailleurs.

Or voici qu'un matin, semblable à tous les autres, la lumière
sombre encore,

Offrande de l'astre qui se lève, salue au loin un frêle esquif
fendant la mer de

Ses deux rames, à son bord un vieillard aux mains noueuses
tendues vers

Le silence, déchirant la mer houleuse, aspiré par l'horizon, avalé
par le lointain,

Invisible aux retirés sur l'île, dormant encore au bord d'un rêve
qu'effacera

L'éveil, enfoui profondément dans la lumière d'un jour qui rien
ne garde, mais lui,

Là-bas, plus loin que tous les rêves, il fend la mer de son effort,
plus vaillant

Que les vagues, offrant son audace au péril des écueils, brisant
avec

Obstination les vents contraires, courbant sa pensée jusqu'au
fond de sa barque,

Il avance, des restes de sa force, incertain de son devenir, et
cependant radieux.

Les vagues s'animent et s'alourdissent, emportées par le vent,
vacillante la barque,

Sombre le ciel éloigné des vivants, coiffant l'immensité de ce lieu
de solitude,

Soudain tonnant et crevant en éclairs, versant l'orage comme un
enfant ses larmes,

Et vif pourtant le regard de cet homme qui défie la tempête,
haut son front

Comme une épée contre le vent, serrées ses dents qui
retiennent tous les mots,

Et puis la mer devient brouillard et il poursuit sa route, sans
repères, sans étoiles,

Juste sa volonté d'accoster quelque part, sur les bords d'un
ailleurs de ces îles

Mortes qu'à l'aube il a quittées, il sait la mer et tous ses pièges,
les bancs de sable

Où tout s'enlise et les écueils qui ne laissent sur les flots que des
épaves, ruines

Des anciennes traversées, celles que l'on redoute et qu'on finit
par enterrer.

La mer étend son arrogance et ils cognent, ses poings d'écume
contre la coque usée,

Le ciel se penche, plus pesant que la marée, menaçant de sa
fureur divine,

Et lui, penché sur sa vieillesse, il lutte, creusant les vagues, un
défi à l'oubli,

Il rame sans colère ni amertume, et s'il avance, enivré par sa
peine c'est pour ne pas
Céder, chaque effort sur lui-même est un refus, une parole sans
voix, une prière sans
Dieu, et voilà que dans la nuit opaque tombe un éclair, une
flamme légère et vacillante,
Une éclaircie dans le gouffre nocturne, un roc se dresse là-bas,
immobile et fier dans
La nuit de cette rage qui l'assaille, et au sommet du roc, un feu,
haut, lointain, tenace,
Ce n'est pas un appel mais une présence, le phare dressé sur les
bords de l'océan,
Un signe que la route ne mentait pas, et le vieillard accoste enfin
dans la Lumière.

PARIS VILLE D'OMBRES

Des hospices dont on noircit les fenêtres, opacité de ce
Qui est intime, tombeaux pour des hommes pas assez morts
Et pourtant si peu vivants, des ombres de leurs propres vies :

La vie ? On ne vit pas à Paris, on s'y échoue comme des « pavés,
Corps flottants sur la Seine et des bas-fonds s'étend la vase
Qui ronge, dissout, digère un si peu de trop, à peine un souffle.
Sur le pavé humide glisse, dans la brume matinale, une charrette
A morts, dernier voyage d'un oublié vers le cimetière des
encombrants.

Ailleurs des femmes, ventres tendus s'agrippent aux murs de la
Délivrance, seules, sans maris, sans parents, sans amis, juste ce
ventre

Et l'enfant qui soupire parmi les intestins, en buvant de l'eau
sale ;

Elle s'accroche à ce mur de crainte qu'il se dérobe,
l'abandonnant

Aux hasards de la rue muette et transparente, elle gémit sa
souffrance

Aux surdités du monde, passants de l'anonyme aveuglés de
misère,

Une vie à peine trébuchant sur les rebords de sa propre inertie,
Vouloir absent ou lassitude d'une foule macérée dans la pluie.

Plus loin et cependant si proches, les putains de Clichy alignées
Comme des bois morts, blouses ouvertes sur des poitrines
creuses

Et vides du trop de lait offert aux dents de la luxure, jambes
osseuses

Sous des voiles déchirés par des mains trop avides, corps
décharnés

Sous les poignards du vice, regards de cendres et larmes
oubliées

Dans la peur, pressés les charognards de ces restes humains
dans

Le recoin sordide d'une impasse à deux sous, offrande à la
souillure

Des venus sans amour, chiens errants aux trottoirs sans passion.

Salpêtrière, couloir des agonies, des plaies ouvertes au pus de
sang,

Douleurs sans noms écrasées sur des bancs, on souffre ici, dans

Cette pénombre, mais jamais on, mensonge de l'identique, ne
sera

Le visage de quelqu'un, rendez-vous putrifiant des cas sordides,
plus

Que la mort qui, sans regard, bientôt les effacera, butin de la
Charrette aux morts glissant sur les pavés tiédis par le soleil. Tout
S'y confond dans la souffrance, s'étale comme une vase, gluante,
Sur les pierres bleues de chemins sans issue, nulle part en est le
nom.

Prison de la Santé, blanchisserie des crimes et des offenses,
grinçants

Les barreaux de la geôle, de pierre la couche pour les infâmes,
trop sec

Le pain convoité par les rats, infecte l'eau de la cruche quand
sont noyées

Les mouches, d'ennui la ronde au pas du prisonnier, plus pesant
que ses chaines,

De pluie les coups sur le dos des courbés, de mépris les insultes
aux corps

Glacés par les flots de la douche, baissés les fronts sur des
souliers trop courts,

Haineux les gardiens du silence dont se gardent les larmes au
fond des yeux

Absents, et les nuits qui s'égrènent, couverts de draps humides,
rêveuses peut-être.

Tremblantes les mains tendues de la mendicité, déposés sur le
sol les yeux

Fuyant le mépris des passants, invisibles à ces regards pressés
abreuvant

Leurs affaires aux sueurs des usines ; il en fut, qui tend la main
pour quelque sou,

De ces forçats faisant d'autrui fortune de leurs corps sacrifiés,
ruinés, usés

Aux efforts consentis d'une impossible aumône, et sa main se
replie, lassée d'être

Tendue, sur le creuset de ses propres larmes versées dans le
silence de l'oubli.

Désœuvré, il sera demain une épave de plus sur le cours de la
Seine, sans personne

Pour saisir cette main fragile qu'il a trop souvent tendue avant
qu'elle ne se perde.

Ecroulé sur un banc, bouche ouverte, le vin coule de ses narines,
la bouteille, vide, est couchée sur le sol, ses bras sont plus lourds
que l'effort, il git là dans sa beuverie,

Délaissé par la honte, déchet d'une cité sans pardon, ville
impitoyable qui s'oublie

Dans l'alcool, le temps semble arrêté, il n'est plus d'heure pour
la vie, sous l'horloge des clochers résonne le glas, le soir tombe
comme un linceul sur la ville, agonisante,

Pourrissant déjà dans ses faubourgs crasseux, un enfant pleure,
seul au parvis d'une église,

C'est son père qui le quitte dans son manteau de bois, sans
prière, sans présence,

L'inutile aurevoir au seuil du non-retour : dieu, lassé peut-être,
s'est enfui de la ville.

DELIRES

L'époux infernal

Il y en a qui sont restés là-bas, dans la chambre noire du Verbe.

Le feu les a pris mais jamais ne les a rendus.

A Roland M., un ami du parcours

M'entendras-tu, céleste époux, moi qui te sers aveuglément,
fidèle servante,

Seras-tu sourd à ma détresse, aux impuretés dont je m'enivre,
moi l'indigne, à tout jamais perdue, emportée par les vents
maudits ? Je suis morte, depuis

Longtemps à cette fidélité, la nuit obscure m'a éloigné de toi, je
suis l'orante

Aux lèvres cousues de mots venus d'en bas, les mots d'une
déchirure dans

Les bas-fonds de l'existence, non pas le mal, oh non, un écrasement plutôt,

Ou une révolte devant l'injuste des charités trompeuses, des mains creuses,

Vides, tendues au désespoir et tu me demandes, Divin : quelle vie donc ici-bas ?

Je suis la vierge folle, l'ultime de ses rencontres, amante de l'époux infernal,

Oh non, ce n'est pas le diable, un révolté seulement, malade de l'homme

Qui se contente, suffisant de sa misère, aussi douceur d'un ange, un amour,

Cela est vrai mais aussi un trop-plein de souffrances hantées par un cri,

Un blasphème, un maudit jetant des pierres au ciel et moi, l'épouse fidèle,

Je suis sa voix, je suis ses mots, je suis ses larmes et ses parjures, son sang.

Poème de ses dérives, de ses blessures, de sa pitié parfois, l'écrin
de sa folie,

Que de larmes versées déjà, combien d'autres à venir, je le
voudrais pourtant,

Plus tard je serai tienne, tu m'écriras sur la feuille d'or, je serai ta
Parole, vraie.

La vie m'est un mensonge : je n'y suis que ses mots, la bave de
ses tourments. Soit ! Et qu'il me batte encore, que coule mon sang
de l'encrier et ma douleur, muette. Je ne suis que son ombre, le
revers tragique de ses propres pas.

Abîme de sa déroute, je suis le fond du monde, seraient-ils miens
tous ces délires, ces tortures ineffables ? Allons, je ne suis que des
mots, ordures jetées

Sur l'écriteau de sa conscience, l'aveu signé de ses folies, et son
orgueil

Aussi, la boue dont il se baigne, les ornières où il trébuche, et les
marais puants

Dont il s'est fait son honneur, sa magie de voyant, alchimie de tout ce
qu'il vomit,

Et moi ce monstre qui croupit dans son ventre, le plus maudit de
tous les verbes,

Moi lisible avec des gants, souffrance de cette laideur, toute
habillée de sale,

Subie par les plus méprisables, de pierre les cœurs qui gardent la
parole.

Esclave de ce jaloux, le soupir des enfers aux vierges folles,
éteintes aux

Horizons du verbe, un démon oui, jamais fantôme, la voix d'un
mal dont

Il s'enivre, néant de ma sagesse et moi damnée au joug, morte à
ce monde,

Qui jamais n'est le mien, mutisme du tombeau, y pourrit ma
candeur, deuil

Que je porte à mon ombre, brisés de larmes tous les mots
griffonnés sur

La page blanche de mes désirs absents, qui pourrait m'absenter,
gommée ?

Jadis je fus des leurs, noble et sérieuse comme les mots droits
qu'on grave

Sur les tombeaux, à présent squelette au jeu de cet enfant, le pus
d'un encrier.

Il m'a séduite, moi le poème des mots froissés, déchirés, trahis,
blasphémés :

Serait-ce une vie ? « La vraie vie est absente », rien qu'une
errance trainée

Sur le linceul du monde, recueil de mots in-sensés, un crachat sur
la beauté,

Urinant sur les fleurs l'eau sale de ses pensées, égout de la parole
crevée,

Vidée, décharnée, osseuse, qui s'échoue de ses lèvres,
mâchonnée, écrasée

Par ses morsures, mots suintant la vérole, graffitis sur les murs des
Latrines, déposés dans le secret d'une main honteuse derrière
une

Porte close, est-ce le recueil dont il rêvait en quittant sa
campagne ?

Lui ? Il ne ferme jamais cette porte...

Accroupissement, le frère Milotus en a fini de ses grimaces et dépose sur

L'offrande le drap de de son oubli, « Nous ne sommes pas au monde »,

Bercés d'ivrognes et des rires interdits, Paris échanré de sarcasmes,

Etouffée de poisons, aux rues noyées d'immonde, asphyxiée, mourante.

Le monde ne s'interdit qu'en remuant ses boues mais au pied des Platanes se risquent quelques fleurs, audace d'une beauté conquérante,

Fragile sursaut de ce qui n'est pas mort, murmure de vie au soir tombant,

Fragile, tremblant, vacillant comme l'éclat d'une bougie dans la nuit sombre.

C'est un écorcheur, un arracheur de peau, un vandale de la beauté mais,

Dites-moi, ce qu'il éventre, ce qu'il déchire, n'est-il pas temps de le recoudre ?

Il disait «j'ai vomi jusqu'à mon nom, tu es, tapis de vers la honte
de ma chair »,

Mais c'est de mes larmes qu'il fait son encre, c'est ma ruine qu'il
dépeint.

Il disait «je n'ai plus besoin de toi, cette folie est la mienne, nue,
solitaire »,

Mais qui est son amante, qui l'attend, blanche, quand le verbe
lui manque ;

Il voudrait m'effacer comme on crache un remords sur le coin
d'un trottoir,

C'est mon visage qu'il pense, les nuits sombres des insultes les
étoiles,

Moi reniée de toutes ses bouches, et son silence, ses replis, ses
fuites,

Je les entends, le murmure de mon nom, froissé dans le cri de
sa plume.

Je suis la lettre morte, déchirée, glissée au fond d'une poche, le
secret

Gribouillée dans les marges, la rature d'un aveu, la rime
maudite, l'injure

qu'on adresse à mi-voix, le mot de trop parfois ou celui qui faillit,
Son air désaccordé, l'harmonie souillée qu'il ne sait plus quitter.
Poème de l'embarras, trop beau, qu'on ne peut aimer librement,
Trop vrai pour qu'on le taise, être un secret, trop sale pour un
aveu,
Et moi l'effacée, errant dans l'ombre de ses mains, rampant sous
la plume,
Quand il chute, si bas, du haut de son orgueil, je le console de
mon silence.

Un secret l'attend, ailleurs, bien plus loin que les hommes et il
s'élance,
Parlant aux dieux et surprenant leurs songes : « bientôt, dit-
il j'irai là-bas ! »
Comment le croire ? Il ment sans y penser, avec tendresse,
comme un enfant.
Pourquoi partir ? C'est une feinte, un rêve dans l'oubli de ses
ruines.
Partir pour aller où ? L'univers, tout entier, est tâché de ses cris.
Il a jeté ses mots, comme des pierres, sur la beauté qu'il dit
servir,
pleins de bruit ses longs silences, de sang la douceur qui l'afflige,
J'ai bu ses ténèbres, si souvent, trop peut-être, fidèle écoute de
ses pleurs.

Il dit qu'il m'emmènera, que l'ancien bientôt me fera sourire,
drôle,

Que je renaîtrai ailleurs, que ce monde ne fut jamais que des
mots,

Mais je ne suis pas dupe : je connais son alchimie, ses poisons
déguisés.

Il m'a promis l'azur en me couvrant de boue, en me mordant les
lèvres.

Et pourtant... cette douceur étrange dans sa voix, ce
tremblement si pur...

Peut-être va-t-il mourir, oui, mourir à son orgueil, à ses visions
défigurées.

Et s'il s'élève un jour, d'un feu non pas volé, mais offert, divin le
feu, alors

Je veux être là, témoin de sa montée, comme une sœur, comme
un ange.

M'a-t-il menti ? Peut-être, il l'a fait si souvent et pourtant je l'ai
vu

Trembler, comme un enfant battu qui veut encore aimer, s'offrir,
Il parle d'un ailleurs insoupçonné et déjà dans ses yeux s'allume

Un inconnu, ouverture au mystère d'un beauté enfouie dans la

Laideur des choses ; s'il doit se transfigurer, alors le serai, moi aussi,

Et si son feu me brûle encore au-delà des promesses, jamais, non ;

Je m'éloignerai de lui car je suis sa parole, il m'a voulue vivante, une

Parole qui jamais se rétracte et dans son chant nouveau, j'ouvrirai la Levée.

"Un jour peut-être il disparaîtra merveilleusement ; mais il faut

Que je sache, s'il doit remonter à un ciel, que je voie un peu l'assomption

De mon petit ami !"

NOCTURNE

La nuit a enveloppé le jour, les rêves ont remplacé les mots,

Évanouis dans le miroir nocturne, éteints les yeux aux chambres

Noires, silence dans la maison des pères, dans la forêt profonde

Un Ange arraché aux épines dans un cri de douleurs, taché de sang

Le visage de la sœur, la Bête croupit dans un marais, sans mémoire,

Sans regrets, digestion immonde de la souillure, en pleurs les
arbres

Sur les bords de la sente, jaunies les feuilles emportées par
l'automne,

Glissantes les pierres ancrées dans le chemin, furtif l'oiseau de
nuit,

Fuyants les rats dans la cour sombre, cireuse la lune qui rien
n'éclaire,

Un tombeau la demeure désertée par l'enfance, clos le jardin
des lumières.

De pierre la nuit que rien ne fend, sans écho le murmure du
frère, le vent

Se brise sur la colline, disparaît dans la roche, froide, aussi raide
que la mort,

Une étoile s'empare du ciel, sans éclat, sans promesse, flamme
vacillante

D'un cierge veillant le mort blotti dans son cercueil, absente la
vie quand elle

N'est plus au monde, captive la prière au bord de la détresse,
emportée

Par le silence de celui qui s'en va, l'orant n'est plus qu'un songe
dans le creux

De l'obscur, parole brisée dans l'étreinte de la nuit, un regard qui
se ferme,

Lèvres soudées, cousues par le fil du destin, mains jointes sur le néant d'une

Histoire finissante, creusée la terre pour le repos de l'homme, il disparaît

Dans la brume épaisse, opaque et sans pardon, qui se souvient de lui ?

Oraison le chant du frère hissé sur la colline, les mots se perdent dans le

Buisson, suspendus aux épines, saignant ce qu'ils gardaient de sens, et puis

Ils tombent, légers comme des feuilles mortes, sur les pierres du chemin,

Inutiles, plus vides qu'un ciel nocturne quand sont mortes les étoiles, écrasés

Sous les pas d'un renard affamé à l'affût d'une absence, sur le bord d'un ruisseau

Étirant ses eaux noires, un Ange a oublié ses ailes qu'emporte le courant,

Gisant le crapaud qui mangeait les étoiles, sans reflets le cristal de ses yeux,

Éclatés les fruits s'échouant sur les berges, partout la mort a déposé sa lame,

Couvert d'épaves le sol de nos ancêtres, les fragments d'une cassure, les os

Du monde s'effacent dans la poussière, plus rien, même pas des ombres.

Des reliques qui marcheraient encore, mais mort le feu dans l'âtre, ne laissant

Que des cendres que soulève un dernier vent et les noie dans la mer, abysses,

Sans-fond de l'Etre où plus rien ne repose, des éclats sans lumière, grisâtres,

La nuit a capturé le jour sous un rideau de fer, enfermé dans la roche, muette,

Et l'Ange a déposé ses armes sur le seuil d'un non-lieu, le nulle part d'un

Monde en ruines, effondré sous les mots qui le taisent, dans ce désert de

Pierres le dernier homme soupire et marche encore, écrasé de silence,

Et puis s'arrête, tombe à genoux, se penche sur le gouffre insondable

De son propre abîme, une larme trace sur sa joue un trait, ultime, un arbre

Lui tend ses bras et l'homme, sans demain, s'y pend avec une dernière phrase...

L'ÂME EST DE L'ETRANGER SUR TERRE

Evanouis les mots dans la transparence du langage et
S'ils résonnent encore, pierres creuses, ils n'ont plus rien à dire,
Des grelots agités par le vent, les mots ne montrent pas,
Déchirés par les ruines de l'obscur, nuit du monde,
effondrement,
Les mots se taisent, creusés par la folie de trop en dire,
poussière au
Fond des gorges, une bave coulant de lèvres cousues, soudées,
Éclaboussures filant sur un sol froid, crachats gluants suspendus
aux
Rives des eaux stagnantes, écorchures aux buissons épineux et
Aux chemins de pierres, tranchantes, saignant les mots de
blessures
Indicibles, agonisant la parole sous le poids du monde, trop
lourd.

Dans la forêt nocturne, taiseux le frère, on n'entend que ses
larmes,
Et, sous les bras d'un chêne, douloureuse et impuissant la sœur
Que farde la lumière d'une lune aux reflets de pâleur, couleur de
cire
Figeant tous les visages, la mort s'étend sur son lit de poussière,
Soupir de l'âme qu'étouffe un dernier pleur, opaque et
meurtrière

La nuit sans nom, sans répit et sans fin, la Bête émerge de l'étang,

Toute habillée de vase, épines arrachées au buisson de l'ange,

Déchu, sans ailes, paupières trop lourdes pour un regard, aveugle

Errant sur les cendres du monde, ses yeux crevés par le jour, trop

Clair, éblouissant, trompeur, tout s'obscurcit dans la lumière.

Immersion dans l'étrange, toute chose semble pareille et pourtant

Rien, plus rien, ne se ressemble, dissipation dans le brouillard d'un

Dire absent, un ailleurs creusé dans l'ici-même, un pli dans le voile

Dans le voile dont se couvre le monde, linceul de ce qui semble et

Puis s'efface, rongé par le grouillant, marais devient le monde et s'y

Noient les chimères, des songes défiant l'obscurité sur le seuil du

Silence des chambres sombres, muet le miroir qui ne dit que l'étrange,

Les marches qui se dérobent sous des pieds incertains, sans prises

Les murs qui se détachent de nos chemins de nuit, lointains et lisses

Comme des peaux de chagrin, glacé le sol qui nous recueille, effroi !

Enfin s'ouvre la porte, confusions d'apparences, sur la commode, béante,

Un livre, sans auteur et sans titre, défilant ses pages blanches, effacée

L'encre des mots, le vide ne s'écrit pas, retour à l'encrier de qui fut un jour

Couché, un rêve suspendu au non-dit, la nuit profonde est un buvard.

Dans les plis des tentures les aiguilles de l'horloge n'ont plus rien à tisser,

Suspendu l'instant, figé dans l'éternel présent, sur la table de chêne

La nappe est repliée, infinité ouvrant les moindres objets, dépli !

Et sur l'épais tapis les os du père, fragments dispersés d'une impossible

Vie, l'irréel d'une absence : « l'âme est de l'étranger sur terre. »

L'ÂME EST DE L'ETRANGER SUR TERRE

Evanouis les mots dans la transparence du langage et

S'ils résonnent encore, pierres creuses, ils n'ont plus rien à dire,
Des grelots agités par le vent, les mots ne montrent pas,
Déchirés par les ruines de l'obscur, nuit du monde,
effondrement,
Les mots se taisent, creusés par la folie de trop en dire,
poussière au
Fond des gorges, une bave coulant de lèvres cousues, soudées,
Éclaboussures filant sur un sol froid, crachats gluants suspendus
aux
Rives des eaux stagnantes, écorchures aux buissons épineux et
Aux chemins de pierres, tranchantes, saignant les mots de
blessures
Indicibles, agonisant la parole sous le poids du monde, trop
lourd.

Dans la forêt nocturne, taiseux le frère, on n'entend que ses
larmes,
Et, sous les bras d'un chêne, douloureuse et impuissant la sœur
Que farde la lumière d'une lune aux reflets de pâleur, couleur de
cire
Figeant tous les visages, la mort s'étend sur son lit de poussière,
Soupir de l'âme qu'étouffe un dernier pleur, opaque et
meurtrière

La nuit sans nom, sans répit et sans fin, la Bête émerge de l'étang,

Toute habillée de vase, épines arrachées au buisson de l'ange,

Déchu, sans ailes, paupières trop lourdes pour un regard, aveugle

Errant sur les cendres du monde, ses yeux crevés par le jour, trop

Clair, éblouissant, trompeur, tout s'obscurcit dans la lumière.

Immersion dans l'étrange, toute chose semble pareille et pourtant

Rien, plus rien, ne se ressemble, dissipation dans le brouillard d'un

Dire absent, un ailleurs creusé dans l'ici-même, un pli dans le voile

Dans le voile dont se couvre le monde, linceul de ce qui semble et

Puis s'efface, rongé par le grouillant, marais devient le monde et s'y

Noient les chimères, des songes défiant l'obscurité sur le seuil du

Silence des chambres sombres, muet le miroir qui ne dit que l'étrange,

Les marches qui se dérobent sous des pieds incertains, sans prises

Les murs qui se détachent de nos chemins de nuit, lointains et
lisses

Comme des peaux de chagrin, glacé le sol qui nous recueille,
effroi !

Enfin s'ouvre la porte, confusions d'apparences, sur la commode,
béante,

Un livre, sans auteur et sans titre, défilant ses pages blanches,
effacée

L'encre des mots, le vide ne s'écrit pas, retour à l'encrier de qui
fut un jour

Couché, un rêve suspendu au non-dit, la nuit profonde est un
buvard.

Dans les plis des tentures les aiguilles de l'horloge n'ont plus rien
à tisser,

Suspendu l'instant, figé dans l'éternel présent, sur la table de
chêne

La nappe est repliée, infinité ouvrant les moindres objets, dépli !

Et sur l'épais tapis les os du père, fragments dispersés d'une
impossible

Vie, l'irréel d'une absence : « l'âme est de l'étranger sur terre. »

DIEU EST MORT ?

Nuit du monde, je m'égare dans les ténèbres,

Je ne suis plus que cendres, privé de toute lueur ;
La foi de mes ancêtres, de rares humains encore,
Celle de mon Origine, Parole silencieuse du salut,
M'aidera-t-elle à traverser ce désert nocturne ?

Du sang coule dans ma conscience, âme sans vie,
Et le meurtre s'empare de mon esprit, destruction ;
Dans la lumière obscure d'une nuit éternelle,
Je surgis de ma tombe et m'élève jusqu'aux cieux,
Espoir vain de l'impardonné, j'attends la damnation/

Mais le ciel crève en sang, pluie infame et incendiaire
Des missiles et des bombes sur une terre de silence,
Donnez-moi donc de vain et gardez-vous le pain
Tourments ces voix qui résonnent dans ma tête, trop lourde,
Dieu est-il encore vivant ou est-il mort déjà en ce pays sans
nom ?

En torrents le mal s'écoule à travers les plaines d'Orient,
Et Gaza meurt sous le poids des ruines, poussière insolente,
Les enfants nagent dans le chagrin, les généraux tuent, volent,
Folie guerrière qui jamais n'aura de lendemain, damnés
Les cochons de cette guerre indigne, point d'humanité.

Quand tout devient poussière, il n'est pas d'âme à exhumer,
Plus de confiance quand la corruption, le crime et les discours,
Le credo des injustes, ont tout enseveli sous les ruines,
Ne laissant derrière eux qu'une terre vide, brisée, interdite à la
vie.

Ce cauchemar finira-t-il un jour ? Dites-le, vous qui savez...

Quand ma tête se videra-t-elle de ses sombres tourments ?

Qui sait la vérité, qui en aura le courage et la volonté ?

Dite-moi ! Dieu est-il vraiment mort et aussi la lumière ?

Mes pensées sont fragiles et jusqu'à mon dernier souffle

Je veux les protéger, je laisse le monde à sa mort et

Je m'enfuis dans des rêves, la mort de toute pensée.

Me faut-il de l'empathie envers ceux qui tout détruit

Jusqu'au moment de la délivrance, mais quand ? Mais Qui ?

Avec Dieu et Satan à mes côtés, impensable union,

C'est des ténèbres les plus profondes que jaillira la lumière.

Autant d'énigmes qui tournent dans ma tête, un vent glacé,

Et pourtant je n'ose pas croire que Dieu est mort, jamais !

Où fuir, où se cacher quand rien n'échappe aux visions de la
Bête ?

Nous reverrons-nous, un jour peut-être, au-delà de l'abîme ?

Peut-on croire un seul mot de ce qui fut écrit, le livre sacré,

Ou bien n'était-ce qu'une belle histoire, une fable pour

Enchanter les rêves, un mensonge de plus dans le chaos du
monde ?

Ils disent que Dieu est mort, que l'homme injuste a tous les
droits,

Que notre terre est sienne, l'empire de sa destruction maudite.

Mais moi je n'en crois rien et meurent les enfants de Gaza,
trahison

Des maîtres du monde, le monde... Un étang de cendres et de
fureur ;

Et l'homme est trop humain pour embrasser les dieux,
reconnaître

Dans les yeux de l'enfant la Parole silencieuse qui nous dit le
Sacré,

Indigne de ses propres dieux celui qui sacrifie l'innocence,
bucher

D'Abraham immolant son fils offert à la fureur divine, complicité

Odieuse dont l'impur justifie son crime et tout le mal humain, et
pourtant

Jamais je ne croirai que Dieu est mort aussi longtemps que
survivra

Dans le regard lumineux d'un enfant un germe d'espoir et de
rédemption.

LE VIEILLARD ET L'ENFANT

L'ENFANT QUI PLEURE

Aux larmes de cet enfant combien se sont damnés ?

On rapporte que les flammes ont tout lieu consumé

Qui fut par ce tableau un seul jour habité :

Étrange malédiction d'un regard attristé !

Diras-tu ce chagrin dont tes joues sont mouillées,

De quelle profonde tristesse ton âme est é coulée ?

Non ! Tu ne diras rien, ta gorge est trop serrée,

Tu parles avec des pleurs et nul n'est offensé !

Les larmes d'un enfant sont-elles toujours signe de santé

Ou d'un trop grand mal-être qui ne peut s'exprimer ?

Par quelle douleur secrète ton cœur est-il rongé,

Quels affres de la vie soudain viennent l'arrêter ?

Quelles oreilles attentives ce mal peuvent écouter

Et s'armer de patience pour tes larmes assécher ?

Qui les pleurs d'un enfant au mur veut accrocher

Et de cette infamie sa demeure habiller ?

J'avoue ne pas comprendre de pareils insensés :

C'est du rire des enfants qu'on aime s'accompagner !

Aussi pourquoi de pleurs son logis tapisser :

Si bien faite est la toile, qu'en est la vérité ?

Sans doute que la question on s'est trop peu posée :

Le marmot d'une bêtise par son père fut châtié !

De pareils boniments on aime se rassurer,

Le portrait d'une menace aux malices adresser.

Soudain j'ai la nausée de telles choses évoquer :

Faire de ces pleurs d'enfants un devoir appliqué !

Que cendres soient les murs de ces règles imprimés :

Jamais larmes d'enfant ne seront méritées !

Ce ne sont pas les pleurs qui font les yeux parler :

Ils ne sont que les signes d'une souffrance qui se tait.

Les larmes sont un murmure, un silence habité

De ce qu'on ne peut dire, tant les mots sont usés.

Il est ainsi des peines qu'on ne peut raconter,
Des souffrances assassines dont l'âme est tourmentée,
Une blessure intérieure dont larme est sang versé :
Dans le regard se dit ce qu'on ne peut nommer.

Car jusqu'au bord des yeux le mal est remonté
Et c'est avec des pleurs qu'il vient s'y présenter ;
Mais quel est donc ce mal dont l'œil est embrumé,
De quelle nature intime peut-on le soupçonner ?

Les larmes sont une rivière dont nous sommes emportés,
D'une épave intérieure le simplement montré ;
Or nos regards s'arrêtent sur les joues maculées
Et de ce qui s'écoule ils sont ainsi privés.

Or l'enfant nous observe de son regard troublé

Et voit de son malheur qu'aucun être est soucie

Car rien ne le saisit du sanglot étouffé

Qu'un murmure gémissant qu'il ne peut supporter.

Car il est incompris l'enfant s'est réfugié

Au creux de sa douleur qu'il ne veut plus montrer ;

D'un revers de la main sa peine est asséchée :

Il retourne en lui-même pour d'autrui se cacher.

Et les siens se contentent d'une peine vite oubliée :

Il arrive qu'un enfant n'a raison de pleurer

Qu'un excès de fatigue ou un plaisir manqué,

Autant de bons mobiles qui sont les plus mauvais.

Si au repas du soir il n'a voulu goûter,
C'est que son corps fragile doit au lit reposer ;
On salue sa partance d'un sourire négligé :
Le sommeil de sa peine aura l'enfant lavé.

L'enfant semble endormi, inutile de veiller
Et sur nos bonnes consciences l'oubli est étiré ;
Nos scrupules, en dormant, de rêves sont effacés
Mais sous ses draps l'enfant s'est remis à pleurer.

La nuit a fait son temps, c'est l'heure de se lever !
L'enfant s'est endormi sur un coussin mouillé :
Pour que rien n'en paraisse, il doit le retourner
Et feindre de sourire à ses parents pressés.

Sur les bancs de l'école l'enfant s'est isolé
Et ne voit de la classe que son livre posé ;
Au maître qui s'étonne il se dit fatigué
Car, frappé d'insomnie, sa nuit fut écourtée.

De son manque de sommeil l'enfant est excusé
Et par bonté son maître l'autorise à rêver ;
Or cet enfant qui veille, à quoi peut-il songer
Si ce n'est ce mal-être dont son âme est blessée ?

Quand le dernier calcul sonne l'heure de la récré,
Dans un coin de la cour l'enfant s'est réfugié :
Il n'entend rien des rires dont tout s'est animé
Car il est tout entier perdu dans ses pensées.

Retour à la maison dans un car sans pitié :

Il n'en sait que la vitre, par le reste ignoré ;

Déjà la porte s'ouvre, ses parents sont rentrés

Mais rien d'autre l'attend que de pain son gouter.

Sur un coin de la table il prépare sa dictée,

Aux propos de sa mère ses mots sont ajustés

Qu'elle ne saurait entendre, au repas affectée ;

Le silence de son père s'excuse de la télé.

Des trois qui s'en remettent à la table dressée,

Chacun à son repas de se taire épicé ;

Quand vides sont les assiettes, elles retournent à l'évier :

Sans même se retourner l'enfant monte se coucher.

Pourquoi le ferait-il, tout parait l'ignorer :

Le bruit de la vaisselle, l'autre de la télé ;

Du chien sur le tapis on dirait une poupée,

Un jouet privé d'âme dont la pile est usée !

Du portrait sur le mur les yeux se sont fermés

Et plus rien ne s'écoule sur son visage grisé ;

Du tableau suspendu la mort seule est restée :

Un enfant s'est pendu, on peut le décrocher !

LE VIEILLARD TRANSPARENT

« Homme amer qu'il est

Tout au long de sa vie, la même chose

Il a livré bataille continuellement

Un combat qu'il ne peut gagner

L'homme fatigué qu'ils voient n'en a désormais plus rien à faire

Le vieil homme se prépare

A mourir à contrecœur

Ce vieillard c'est moi. »

(Metallica, « The Unforgiven », extrait)

Chaque jour il est là, dans son fauteuil d'emprunt, jamais le sien,

Un vêtement trop large pour son corps fragile et décharné,
déchiré,

Il regarde à travers la vitre le monde qui s'écoule juste à côté,

Un monde fuyant et hagard qui jamais croise son regard, un
oublié,

Un invisible, aussi transparent que la vitre qui le referme sur la
vie.

Oh bien sûr on le salue, gentiment et à haute voix, n'est-il pas
sourd

Ce vieillard sombre comme le sont les enfants quand ils
découvrent

Un monde à leur mesure, sans artifices, sans mensonges, sans
paraître.

Un gardien lui tend aimablement un livre à colorier, un jeu de
cartes,

Un mot d'encouragement pour une assiette vide, un dessin qu'il
peine

À tracer sur la feuille blanche, blanche de ses souvenirs, des rires
et

Des larmes aussi quand un ami s'en va d'où l'on ne revient pas,
jamais !

Vaguement il balbutie quelques mots, une image, un cri de sa
mémoire

Mais déjà le gardien s'est retourné et s'en va oublieux de ce qui,
avec fragilité,

Allait bientôt s'éclore et les lèvres se referment sur une parole
de cendre

Qui s'éteint dans la gorge, et les yeux se referment comme pour
revivre,

Dans une amère solitude ce qu'on n'a pas voulu entendre,
radotage

D'un homme d'un autre temps qui se souvient pourtant des
saisons et

De la lenteur du temps qui se prend avant qu'il ne nous prenne,
mais là

Dans la salle obscure les fauteuils s'alignent comme des tombes
muettes,

Les pendules ont cessé de tourner, on meurt au rythme des
services, des jeux

D'enfants, des repas, de la promenade, des gestes bienveillants,
des nuits

Qui tout efface, et les lits se souviennent de ces larmes versées,
des regrets,

Des absences, des visites qu'on n'attend plus, de la mort qui fait
signe.

Nouveau matin, le vieillard s'éveille aux tourments du jour qui
vient, pareil

À tous les autres : une vitre sur un monde inexistant, emporté
par le vent

Insidieux des affaires, un autre dessin qu'il trahit de sa main
tremblante,

Un repas ajusté à son grand âge, sans saveur, sans relief, sans
âme ;

Une lettre de ses enfants : ici tout va bien, les enfants
grandissent et le chien

S'endort sur le canapé, nous viendrons dimanche si du moins le temps

Autorise une promenade et si nous n'avons d'ici là rien d'autre à faire.

Et le vieillard, dans son fauteuil trop large, se berce d'illusions, il attendra

Jusqu'à dimanche que lui vienne un sourire, que lui importe si c'est un faux.

Il n'a rien d'autre à espérer, meubler le temps qui reste jusqu'à son dernier

Jour, celui de son dernier silence, pareil à tous les autres quand on ne

L'entend plus, poupée de chiffons pour des gardiens aussi discrets que

Cette mort qu'il attend, ultime espoir d'un naufragé d'une histoire que l'on oublie.

LE VIEILLARD

Tu sais, parfois je rêve encore que le vent me parle,
qu'il murmure des noms que plus personne ne prononce.

On a rangé mes souvenirs dans des boîtes sans étiquettes,
et on appelle cela « soin ».

Mais ce que j'attendais, c'était un regard, pas une procédure.

Quand je dis que j'ai froid, ils me donnent une couverture.

Mais ce que je voulais, c'était une main.

L'ENFANT

Moi aussi j'ai froid, parfois,

mais c'est un froid qu'on ne voit pas.

Un courant d'air dans le cœur quand tout le monde parle sans
moi.

On me dit que je dois apprendre à être grand,

mais on ne m'apprend jamais à être moi.

On me tend des réponses avant même que j'aie fini mes
questions.

Et les réponses sont toujours trop courtes.

LE VIEILLARD

Il y a des âges où l'on ne compte plus les années
mais les absents.

Les voix qui ne résonnent plus qu'en dedans.

Et on continue à parler, à chuchoter aux murs,
non pas pour être entendus, mais pour ne pas disparaître.

Tu sais, on disparaît bien avant la mort.

On disparaît dès qu'on ne nous écoute plus.

L'ENFANT

Et moi je nais à peine,
mais j'ai l'impression qu'on m'oublie déjà.

Je regarde les grandes personnes :
elles sont là sans être là.

Leurs yeux vont plus vite que leurs gestes,
leurs gestes plus vite que leur pensée.

Je voudrais les ralentir,
mais mes mots sont trop petits.

LE VIEILLARD

Alors toi et moi, restons là.

Assis dans les marges, comme deux notes à bas de page
que l'auteur a écrites sans oser les lire.

Nous sommes le début et la fin
d'un poème que l'adulte a voulu interrompre.
Mais tant qu'il y aura ton regard et ma mémoire,
il restera une strophe à écrire.

L'ENFANT

Et dans cette strophe, je veux pouvoir crier,
pas de colère, mais de lumière.

Dire que je suis là, que je vaud plus qu'un bulletin,
qu'une performance, qu'un emploi du temps.

Dire que je suis vivant, même si je fais du bruit,
même si je rêve à l'envers du monde.

LE VIEILLARD

Et moi, je veux que ma dernière parole ne soit pas une excuse.

Pas un pardon qu'on attend de moi,

mais une mémoire qu'on accueille.

Je veux mourir debout dans la tête de quelqu'un.

Pas assis, oublié dans un fauteuil trop propre.

L'ENFANT

Alors écrivons ensemble,

non pas une leçon,

mais un souvenir pour ceux qui courent trop vite.

Une trace qui dira : ici, un enfant a parlé,

et un vieillard a répondu.

SOUVENIRS...

La mémoire ne s'enferme pas dans un coffre dont on pourrait jeter

La clé, le passé est gluant, s'accroche à nos souliers et jamais s'en détache,

On le traîne derrière soi comme un bagage, une ombre du présent

Le poids trop lourd d'une lumière toujours fuyante, on se souvient de tout,

Ou à peu près, parfois la mémoire redessine les contours, avec bienveillance,

Allégeant le poids de ces valises que l'on porte sur nos épaules
comme

Un farfadet murmurant, frappant à nos oreilles, illusion, les
souvenirs se

Resserrent, faisant place à d'autres souvenirs, collecte inachevée
de tous

Les instants dont s'alourdit le poids des souvenirs, sans mesure,
sans limite.

Et toi, te souviens-tu de tout ce qui se trame en marchant dans
ton dos ?

C'est un grand livre dont la mémoire sans cesse tourne les
pages, aveugle

À tout ce qui nous pèse, ce dont se ralentit la marche et puis
s'épuise

Et puis s'épuise sur les bords d'un chemin empierré de
souvenance, talus

De nos routes et nos déroutes, fatigué l'esprit trébuche et puis il
se retire

À l'ombre d'un buisson suspendu au talus de notre devenir, les
demains

Qu'on retarde dans le creux d'un présent, vide et amère quelque
fois, mais

Les talus se glissent aussi dans nos bagages, impuissance de
l'oubli, allons,

Tu le sais bien : rien des « ce fut » nous abandonne, se retire
dans le silence

De l'oubli, jamais la mémoire ne franchit les portes d'un
cimetière, elle

Déchire toutes les tombes, en fane les fleurs mais n'efface aucun
nom.

Tu me parles des hier, mais qu'est-ce donc ? Une larme au coin
de l'œil,

Un sourire sur les lèvres, alors tu soupèses les souvenirs sur la
balance

D'un présent aussi lourd que le monde, aussi léger que le vent
qui tout

Emporte vers d'autres souvenirs, lendemains qui s'entassent au
fond

De nos valises, la vie n'est que l'histoire des éphémères qui se
succèdent

Et puis se rangent dans ce bagage qui nous accompagne,
toujours, où

Que l'on aille, quoi que l'on veuille et toutes choses qu'on ne
veut plus.

Alors tu pries, implore le ciel absent de souvenirs, qu'il t'accorde
l'oubli,

Mais que peut-il y faire s'il n'a pas de mémoire ? Les nuages
n'emportent

Avec eux aucun bagage, c'est le vent qui les pousse, aucune vie,
aucun « ce fut ».

Ah je vois, tu te caches derrière les ombres, un passé sans
histoire, un ru à peine

Fuyant, sans berges et sans décor, tu redessines ta vie comme
d'autres un

Paysage, un désert de sable que tu traverses sans jamais te
retourner, sur quoi

Le ferais-tu ? Tout s'y ressemble et finit par se confondre avant
de disparaître,

Trou de vidange de la mémoire du monde, dissipation de
l'inutile, l'absence

D'un « ce ne fut jamais », rien que tes pas martelant le sol sans
qu'y demeure

La moindre trace, le passé se recouvre des poussières de
l'histoire, une histoire,

La tienne, une vie à peine, une aventure sans lendemain qui
marquerait ton

Pas dans le creux d'une valise, la boîte aux souvenirs qui
emprisonne le temps,

Toutes ces images que l'on regarde en se disant : vivre, ce ne fut
pas pour rien.

Mais toi le sans-traces, existes-tu vraiment ou n'est-ce qu'une illusion, même pas

L'écho d'un gouffre qui redirait, sans cesse, ta propre voix, n'es-tu pas le silence ?

L'effacement de ton être, s'il fut, dans la chute du langage, le non-dire de mots

Effondrés sur eux-mêmes, les masques d'un réel sans mémoire, privé de souvenirs ?

Tu doutes et je le sais car rien ne demeure là où le mot s'efface et pourtant...

Un roi est sans sujets quand il n'a pas de trône, qu'il erre, Œdipe, parmi les ombres,

Mais se crever les yeux ne suffit pas s'il t'en reste un seul dans ta poche, celui

Qui voit son inutile au reflet du miroir, qui s'y regarde n'y verra jamais que soi, sans

Promesse de lumière à venir, la vraie vie est-elle absente de ce monde en surface ?

Non, ce sont les mots qui manquent car rien, plus rien, ne se désigne, tout se tait.

LE DECLIN D'ESPRIT

Inspiré par « Crépuscule spirituel » de Georg Trakl

Crépuscule ! Silencieux mon pas s'allonge sur le chemin

De pierres, à l'orée des premiers arbres un gibier sombre,

Fuyant dans le nocturne, effacé par la nuit qui nous étreint,
Le vent du soir, mutisme, se heurte à la colline, et puis s'efface,
Évanoui dans la roche, froide, impénétrable, mémoire d'un
Autre temps, peut être, mousseux comme une pierre antique,
D'épines le buisson où s'est cachée la bête, dissipé le bleu
Des soirs paisibles, silence de mort dans la forêt, plus pesant
Que toutes les pierres tombales, taciturnes les arbres, nulle
présence.

Le merle, plaintif, a refermé son bec, dans son gosier la mélodie
Qui berce les aurores, et les flûtes de l'automne, que ne porte
Aucun vent, se taisent à l'ombre des roseaux, figé le monde dans
Les bras de la nuit, étouffé par l'obscur qui alourdit le ciel,
Au sol le firmament quand se taisent les étoiles, déchiré le ciel
Répandu sur la terre, fragments perdus dans la poussière,
Des larmes asséchées par les cendres d'un foyer qui s'éteint,
Creuses les pensées de l'errant, la nuit profonde a rongé tous
Ses mots, soudé ses lèvres des fils, invisibles, de la ruine de ce
Que fut le monde hier encore, le non-là silencieux du rien.

Et sur sa barque, un nuage noir, il traverse l'étang où s'est noyé
Le ciel, couvertes d'étoiles les eaux nocturnes et par-dessous

La Bête, qui croupit dans la vase, guettant la vie comme d'autres
Veillent un mort, lumière vacillante d'un cierge qui s'épanche
Sur le visage du mort, cireux, plus tendu que les fils d'une harpe,
Aussi raide qu'un bois tombé de l'arbre qui s'écroule, foudroyé,
Et lui, plus défait que l'ivresse, corps flottant sur l'ondée, sans
but,
Porté par le silence jusqu'au bord de sa chute, abîme de son
instant,
Son âme au bord des lèvres avides de tout son, de toute parole,
de
Toute pensée, il tourne en ronds son destin sur les eaux noires.

Tandis qu'il sombre, vaincu par son néant, résonne la voix
blanche,
Lunaire de la sœur, un murmure qui défie le silence de cette
obscurité,
L'Esprit, capturé par la nuit, voudrait l'entendre, se laisser
emporter
Par cette lumière fragile, voguer sur l'eau profonde vers un
demain plus
Clair, un ailleurs de cette terre qui fit de lui un étranger,
inhabitable,
Aussi il se redresse et de ses bras, tendus, il agite ses rames, il

Fend les eaux du poids de son espoir, suspendu à l'horizon,
héritier

De ses rêves, mais l'horizon recule, toujours plus loin, au-delà

De ses larmes et de ses songes, ce qu'il n'a fait qu'attendre, mais

Sa fatigue est vaine, cet étang où il navigue n'a pas de rives où
accoster.

AUTOMNE

Automne ! Larmes d'un été pourrissant dans l'infâme,

Croupissant sans la vase noire, sous l'étang aux étoiles,

La bête s'est éveillée, haine dévorant le cœur quand l'ami,

Jouissance, immole au jardin viride encore l'enfant radieux.

Ténébreux le frère quand il voit mourir dans les yeux

De la sœur la lumière innocente.

Horreur ! Des fleurs en berne baignées de sang, pourpres,

Surgit la mort, osseuse et maléfique. Sur l'autel noir le pain

Saignant se change en pierre, sabbat des endeuillés dans le
silence

Du père, muette la mère dans la chambre obscure, pierreux

Le regard de la sœur, statues des dieux en ruines dans le jardin

Du vieux château inhabité, éteints les rêves d'enfant

Dans la maison des pères.

Nocturne ! Sombres les tours qui épousaient le ciel,

Grises et de silence les cloches suspendues au ciel tombant,
Colère des dieux aux éclairs jaillissant, de poussière les murs
Ébranlés par l'orage, ombres de la nuit pleurant, pierres,
Sur la mémoire du frère au pas meurtri sur le chemin d'épines,
Effeuillé le rameau de la colombe, pesant, si lourde, la nuit
Pliant l'échine du solitaire, tremblant les arbres au vent maudit,
Taché de sang le voile de l'ange arraché au buisson, froids
Les doigts caressant l'aubépine, morts les poissons d'argent
Dans les eaux de la source, saignant le cœur du frère prisonnier
Des mensonges, funeste le chant sur ses lèvres de pierre
Soudées par l'innommable.

Le mal ! Métamorphose du fruit tombé et pourrissant sur
l'herbe

Jaune du jardin automnal, douleur aux épines de la ronce,
Asséché le sureau, cadavre suspendu sur le jardin d'étoiles,
Captif le merle qui enchantait jadis l'enfance abandonnée,
Décomposés les sourires aux cheveux d'or, suspendu le temps
Sur ce jardin aux promesses fleurissantes, étouffées les roses
Dans l'ombre des chardons.

Mutisme ! De la sœur au chant du frère sur le chemin nocturne,
De cristal son regard quand il se brise en larmes, dans les yeux
Du crapaud admirant l'étoile captive, froide la pierre sur la rive

Du ruisseau quand s'y confond l'ami aux mains tremblantes
écrasé

Sous la faute et puis chemine, loup baveux et flamboyant,
Sur le chemin de ses crimes. Meurtrie l'errante en sa mémoire
salie,

Sur lui son sang, au frère d'en porter la souffrance.

Paix ! Dans la vase de l'étang s'est rendormie la bête,

Psaume le chant du frère dans le silence profond de la nuit

Salutaire, en chœur les alouettes au bord du champ pierreux,

Sourire mélancolique au visage de la sœur, au bien-aimé les

Cheveux d'or : mort est la vie mais vie aussi la mort...

L'EFFONDREMENT

Penché sur la tombe et désormais muet, l'homme est seul

Parmi les siens, prisonnier de ce verbe inutile étendu sous

Ses pieds, les mots sont des coquilles aussi creuses que le vent,

Des pierres jetées vers un ciel vide qui retombent silencieuses,

La prière, vaine, d'un orant à genoux sur un sol qui se dérobe,

Naufrage de la pensée au seuil de l'indicible, errance dans

L'innommé, effondrement du monde dans l'abîme du langage,

Silence pesant, écrasant, des choses qu'on ne peut dire, jamais,

Dissolution de l'être dans le mot qui faillit, impossible la

fondation

De ce peu qui demeure quand la mer engloutit tous les torrents.

Vides à présent nos oreilles, l'espace est trop lourd pour vibrer,

Les regards, éteint, ne parlent plus, rien ne se voit de ce qu'on

Ne peut dire, évanescence, tombantes les mains d'un impossible

mime,

Solitude la punition d'un monde qui se retire en son absence,

lointaine,

Brisée la certitude d'un réel tenu dans la parole, insoumis et

libre

Ce qui n'a pas de nom, fuyant, mangé par l'horizon qui se tait, là-

bas,

Les mains se tendent, creusées de désespoir, pour s’emparer des
choses,

Insaisissable ce qui se perd dans le silence, vanité du verbe !

La pensée se déchire sur de l’innommable, une écorce fragile

Emportée par les flots d’une marée dans rivages, sans destin,
abysses !

L’humain, vaincu par sa détresse, s’étend sur la tombe du
langage, froide,

Agitant vers le ciel une dernière main, salut au monde, un adieu
à

L’étranger qu’il ignore, et puis, dépossédé, ruiné de toute
fortune,

Il se retourne, embrasse la terre où git le verbe, dernier baiser

À celui qui s’en va, à l’aube d’un adieu, dans le mouvoir des
rêves,

Ses paupières, lourdes, retombent sur son néant, c'est la mort
qui s'avance,

Sombre et agitant sa lame brillante dans la lumière grise du
crépuscule,

Sur une pierre froide attend la sœur aux yeux crevés par les
épines

D'un buisson sans âme, sans ardeur, sans promesses, prison de
l'ange,

Là-haut le chant du frère, murmure, et l'homme, aussi vide que
ses mots,

Se relève de la tombe...

HUIS CLOS DE L'ÂME

Il a suffi d'un mot, un seul, un trou dans le langage
Et le temps s'est brisé, fracture, alors je sui tombé
Dans le creux de mon âme, un œuf sans porte et
Sans fenêtre, ténèbres, et moi, plus vide que toutes
Les solitudes, glissant sur des parois visqueuses,

Plongeant dans le marais des ombres, consumé par
La peur, vertige, cendres suspendues sur les bords
De la vase, plus raidi que la mort, Œdipe aux yeux
Crevés, absent le monde et pillée ma mémoire,
Sans poids mon corps mutilé de ses mains, une pierre
Dans un grelot qui ne fait aucun bruit, une aubaine
La mort qui glacerait mon sang ; une chimère la rédemption :
Dans cette ritournelle, huis clos de l'âme, la mort n'existe pas
et la vie... non plus !

Balbutiements ! Quand la parole est bègue, les mots
S'étirent et se répètent, litanie d'un vent qui meurt
Sur la colline, les mots sont des parjures qui crèvent
De l'intérieur ; le langage a colmaté sa brèche, j'en suis
Le prisonnier, glissant dans l'interligne, candeur fuyant
La nuit profonde de tout vocable, noirceur des mots
Répandus par le dire, toute parole est un brouillard,
Opacité, linceul tissé de tous les faux, dépossession
De l'Etre dissous dans le semblant, les mots ne sont
Que bave dont s'épanchent nos lèvres, viscosité d'un
Crachat sur le monde, silence ! A quoi bon la parole

Quand vivre est un miroir, que l'âme n'est plus qu'un
Œuf, sans le moindre dehors, une absence intérieure,
Un rien qui, seul, résiste encore, pas même un cri, l'âme
Est une roule voilée dépouillée de son centre.

Le langage est un œuf de mon âme croupissant, prison
De fer, énigme dont nous manque la clé, on voudrait
La résoudre, écarter les barreaux, parler nous a coupé
Les mains ; penché sur le torrent dont s'emporte le monde,
À quoi nous rattacher qu'on ne peut pas saisir, les berges
Du langage n'ont pas d'aspérité, aucun relief, pas même
Un jonc, seulement des cendres, les glissades d'exister.
Et l'âme voudrait s'enfuir mais elle n'a pas de pieds, ni
De racines dont elle pourrait s'ancrer, alors elle plonge
Dans le magma du dire, dissolution des choses dans
L'indifférencié, les noms s'écrasent sous la portée des
Mots, on meurt toujours au singulier.

Et l'œuf, emporté par les eaux, continue de rouler,
Une épave sur les flots de nos dires, voguant vers
Le lointain d'une mer qui tout dévore dans les mâchoires

Du même où chacun devient l'autre, Neptune a fait
Du monde un identique, figeant toute chose dans le peu
Qu'on en dit. Sur une plage inconnue mon œuf s'est
Échoué, comme une bouteille qui emporte un message,
Une énigme, une question ; la marée se retire, abandonnant
Mes rêves à ce désert qui jamais fut nommé, un ailleurs
De tout lexique, l'unique manquant au dictionnaire, un
Nouveau trou dans le langage, une faille et l'œuf qui me
Retient, livré à l'inconnu, se soulève du sable où il
Repose, secousses et vibrations, mon âme un lieu soudain
De résonances, la coquille s'ébranle et puis se fend et m'ouvre,
Enfin, à l'horizon d'une terre nouvelle ; qui est-il le bienfaiteur
Qui a brisé cet œuf qui me privait du monde ? Une âme en
Peine, pareille à moi ? Un mot usé, poli par le cours du langage ?
Un autre mot peut-être, qu'aucun humain n'a prononcé ? Alors
J'écoute, oublieux de mes propres mots, l'écoute parler le
monde.

LE TEMPS DE L'AUTRE

Assis au bord des larmes, nous attendons l'instant, ultime,
où plus rien ne s'attend, réalité brutale et sans appel, la fin,
assis au bord du temps comme des guetteurs sans horizon,

Les vaillants, sans espoir, d'une lumière rédemptrice, ténèbres.

Les jours s'étirent dans une veille creuse, les heures s'effritent

Sur le cadran, et chaque souffle, déjà broyé par l'absence qui

S'annonce, n'est plus qu'un pion que l'on déplace sur l'échiquier,

Sans règles, de soubresauts imprévisibles, échec au roi et morte

La reine, en ruines les tours, gisants pions et chevaux, les fous,

Épuisés, se retirent dans une victoire qui jamais ne sera, jamais !

On voudrait bien y croire, tenter un dernier coup, le pion qui

Reste encore, debout sur les bords du champ de bataille,

Mais la partie est close, sans issue, gisant le roi qui n'attend

Plus sa fin, assailli d'impossibles revers, étendu comme un

Ruisseau qui se noie dans la mer, agitant ses flots comme une

Poupée ses mains suspendues à des fils qu'agitent une autre

Main, la main des évidences, tendue vers la poussière, glissant

Dans le visqueux d'un gouffre inéluctable, sans rire et sans

Passion, des regrets seulement quand le chemin s'arrête dans

les broussailles, un dernier pas, de trop car il ne viendra pas.

L'attente est une prière muette, jetée au visage des absences,
L'espoir, encore, d'une impossible paix qui briserait nos peurs,
Mais lui, il n'en a plus besoin, il est déjà là-bas, plus loin que

Toutes nos espérances, plongé dans la lumière qui nous
échappe,

Aveugles dispersés dans la nuit de nos tristes pensées, errant
Dans la nuit sombre qui referme le jour, s'ouvre la tombe, froide,
De nos adieux, un cri au bord des lèvres et la mort sur le cœur,
Nos regards se détournent, pliés par l'insoutenable, penchés
Sur les déserts de l'âme, scrutant l'abîme de nos défaites, quand
L'honneur est aux ombres, à nous la médaille des vaincus.

Et pourtant, ô énigme au cœur d'un vivre en larmes...

La nuit n'efface pas le monde, elle le prend dans ses bras,
Le console de ses moindres douleurs et dans l'étreinte du
Crépuscule, épuisé par le jour, le monde trouve enfin sa
demeure ;

De mystères et de joie la sœur candide au clair de lune, et quand

Se fend l'écorce du vieux chêne lui revient, murmure, le chant du frère.

VIE EST MORT

« Et nous : spectateurs toujours et partout, tournés vers tout cela et ne le dépassant jamais. Nous en sommes trop pleins. Nous mettons de l'ordre. Tout s'effrite. Nous l'ordonnons à nouveau, et nous nous décomposons nous-mêmes.

Qui donc nous a retournés de la sorte pour que, quoi que nous fassions, nous ayons toujours l'attitude de celui qui s'en va ? Sur la dernière colline qui lui montre une fois encore toute la vallée, il se retourne, s'arrête et s'attarde – c'est ainsi que nous vivons et ne cessons jamais de faire nos adieux. »

(Rainer Maria Rilke, « Elégies de Duino », 5ème élégie)

Le temps serait-il meurtrier ? C'est de la mort qu'est tissée notre vie,

Nous mourrons sans cesse, chacun de nos instants est celui d'un Adieu, et marchant vers demain l'homme se retourne, ses hier sont des croix

Plantée dans le cimetière de son histoire, la mort s'accroche à
nos

Chaussures, ombre du passé que l'on traîne derrière soi, toute
vie est

Un obstacle à la lumière qui jamais la traverse, ne laissant
derrière celui

Qui marche que les traces de ses pas, empreintes d'un homme
déjà plus

Loin, trop loin peut-être, et les morts se succèdent comme un
sillon

Creusé dans le champ du passé, la vie est un ruisseau
qu'emporte son

Élan, semant des pierres et des galets dans un lit qu'effeuillent
nos souvenirs.

Mort est la vie qui égrène nos souffrances, toute blessure est
mortelle,

N'en demeurent que les plaies recousues par le temps, vestiges
de nos

Rencontres, de nos heurts, de nos faiblesses, de nos fausses
agonies ;

Et nous marchons encore, sous le poids du fardeau de tous ces
renoncements,

Nous marchons vers des étoiles filantes qui jaillissent dans la
nuit de

Nos hier nocturnes, un chapelet de morts qui glisse entre nos
doigts,

Prière d'un homme penché sur le cercueil alourdi de sa vie, le
recel

De nos fragments, éclats dispersés d'un miroir qui toujours se
brise,

Sans reflets, sans images, seulement des souvenirs qu'on habille
de

Nos rêves, d'ainsi mourir à chaque page que l'on tourne, a-t-on
un jour vécu ?

Est-ce une boîte de Pandore où les destins se croisent et avec
eux les morts,
Où défilent des regards que chaque instant referme, l'histoire
serait la foule
De tous les effacements, la vie une oraison dans une cimetière
sans noms,
L'enfouissement du singulier dans un fosse qui nous serait
commune, un
Tombeau pour chacun quand il ne devient personne, que
chaque trace est
Rongée par le sable et puis s'efface dans un oubli que la mort
nous partage,
Que vivre est une mort au pluriel, que chaque mémoire se fond
dans l'identique,
La vie serait la fin de tous, une usure qui efface les visages, un
ossuaire

Où les morts se mélangent, se recouvrent et puis s'effacent sous
le commun,
La mort fait de chacun ses autres quand il n'a plus de peau, des
os seulement.

Les morts ne parlent plus, toute parole est mangée par la terre,
La langue se décompose, les mots sont des poussières au bord
Des lèvres, les prières s'effondrent au parvis des églises, vaines,
Les sons résonnent à peine dans les cercueils, des caissons vides,
Les lettres, pourrissant, s'échoient comme les dents d'un
vieillard,

Usées d'avoir été trop dites, ou mal peut-être, la parole est un
Creux comme le sont tous les crânes quand y siffle le vent, une
flûte

Désenchantée, un murmure de la terre dévorant tous les corps,
Des os qui s'entrechoquent sous l'épaisseur du temps, dessous
La pierre qui préserve des vivants celui qui a cessé de l'être.

De la tombe rien ne germe, la pierre est muette et sans visage
Et par-dessous des os blanchis, des pierres creuses sans écho et
sans

Mémoire, les noms s'effacent comme une pluie dans la
poussière,

La vie est un mouvoir, elle enchaîne toutes nos morts
silencieuses,

Figeant le temps comme un éclat dans la pierre, silence du
balancier

Qui ne sait plus d'instant, la mort emporte les horloges, n'en
demeure

Qu'un présent d'une éternelle absence, défilent les corbillards
de nos

Maigres passés, avec lenteur jusqu'aux lieux de l'oubli, ces fosses
dont

On ne revient pas, sur le toit une lumière brille, elle veille sur
celui qu'on emporte.

MORT EST AUSSI UNE VIE

Mort est aussi une vie, non de ténèbres mais d'humus tenace.

Ce qui tombe nourrit, ce qui se tait féconde la parole des choses.

Une main disparue devient chaleur dans la pierre au soleil.

La peau rend son clair-obscur aux feuilles qui tremblent sur
l'eau.

La voix perdue se dissout en un vent qui connaît notre nom.

La chaise vide modifie la table : elle ouvre un espace respirable.

Dans le sol, des graines prennent la suite sans demander
d'héritage.

Le pain que nous rompons se souvient d'autres paumes, d'autres
blés.

Le monde a des réserves d'absence qui travaillent plus que nous.

Ainsi la mort fait œuvre, et l'ombre s'emploie comme un ouvrier
calme.

Il y a une polyphonie sous la terre, une rumeur de racines.

Les morts parlent sans voix, par le goût des fruits et la teinte des
soirs.

Ils ne disent rien, et pourtant leur silence articule nos pas.

La case vide n'est pas néant : c'est le lieu qui rend les gestes possibles.

On y pose ce que l'on ne peut porter, on en repart plus léger.

Les noms se déposent, mais la présence, déliée des noms, persiste.

On reconnaît quelqu'un à la façon dont le vent plie un saule.

Ou bien au rire d'un enfant qui soudain refait un ancien dessin.

Les morts ne pèsent plus : ils appuient doucement notre dos.

Ils tiennent l'horizon avec nous, pour que la marche s'ouvre.

Vivre avec les morts, c'est apprendre une économie d'attention.

Ne pas heurter la tasse bleue au matin, y laisser trembler la lumière.

Écouter une bouilloire comme on écoute un ami à la fenêtre.

Aller au jardin rendre le sel qu'on a pris à la terre.

Savoir que la pelle et l'oiseau se parlent par notre bras.

Ne pas confondre rester et s'agripper ; tenir, c'est relier.

Choisir des mots qui rendent, et non qui prennent encore.

Passer la porte en saluant le seuil, pour qu'il garde mémoire.
Allumer la lampe sans chasser la nuit, l'y inviter poliment.
Faire de la fin un art, et de l'art une forme de soin.
Rien ne revient pareil, mais tout revient autrement, fidèlement.
Le visage aimé, perdu, devient une manière de voir le monde.
Il réapparaît dans la prudence d'un geste, la douceur d'un «
viens ».
Ce n'est pas l'au-delà : c'est l'en-dedans qui s'élargit comme une
clairière.
La cloche qui sonne au village n'appelle pas : elle rassemble le
temps.
Nous comptons les heures non pour les posséder mais pour les
laisser passer.
La mort, ici, n'interrompt pas ; elle transpose, elle modifie la
hauteur.
Et notre voix, abaissée d'un ton, rencontre mieux la voix du
monde.
Alors nous chantons plus bas, plus vrai, au ras des herbes

mouillées.

Mort est aussi une vie : elle accorde l'instrument aux saisons.

Un jour nous serons l'humus de quelqu'un, une chaleur dans sa pierre.

Nous serons pluie sur sa fatigue, et clarté dans ses fenêtres lavées.

Nous serons la patience d'une porte, la paix d'un banc près de l'eau.

Nous serons le courage d'un enfant qui traverse une cour trop vaste.

Nous serons l'ombre juste pour qu'il voie mieux le chemin.

Nous serons l'espace laissé dans la phrase pour qu'un autre respire.

Alors la vie continuera de mourir et de naître, sans se contredire.

Et l'on comprendra qu'aimer, c'est consentir à cette double marche.

Nous déposerons nos clefs là où d'autres pourront les reprendre.

Et la porte s'ouvrira, légère, sur une chambre neuve du monde.

NOCES DE POUSSIÈRE

Vacillante et fragile la lumière dans les plis du nocturne,
Inertes et tombants les bras des arbres sombres, courbés
Sous le poids d'un ciel privé d'étoiles, pierreux le chemin
Glissant dans les draps de l'obscur, de feu les cheveux de la
Sœur et visage maculé de sang et larmes poussiéreuses,
De silence l'oiseau de nuit quand la Bête a surgi de l'étang
Noir et tremblante la voix de l'ange en son buisson d'épines,
Dépouillé l'enfant recueilli sur le rocher mousseux et dans
Ses yeux le regard cruel de la folie qui assassine, Mal !
Mais à l'ombre d'un sureau, sourit dans le matin du jardin
Viride la proie du fou maudit, un papillon a épousé la rose,
Et dans la rosée cristalline nous revient la mémoire des étoiles
échouées.

Une averse de pétales a recouvert les noces, jeunes amants
enlacés,

Vaillantes les cloches, quand elles résonnent au sommet du
village,

Les aînés se regardent, de joie et de tristesse, en s'accrochant
des mains ;

Enchaînés par leurs yeux, qui les trainent vers demain, époux,

Ils reviendront plus tard, portés par leurs enfants, une pluie
De larmes saluera leur partance ; existence éphémère quand
On la vit à deux, une moitié pour chacun, que grignote la
marmaille,
Et use le temps perdu à glaner quelques sous, qu'on dépense
Sans les voir aux étales du mérite, la vie est assassine d'ainsi
Nous abuser à troquer de misère ce qu'on lui doit donner :
Si peu valent la souffrance et les peines endurées quand sur
Le bois de chêne une croix nous fait promesse de reposer en
paix.

Lune de miel qui se durcit au fil du temps, l'amour se cristallise
au

Quotidien, l'usine est la rançon, sans gloire, d'un bonheur
fragmenté,

Instants festifs ou commémorations, et le temps qui s'allonge
dissout

L'union dans la mémoire, impossibles à compter les heures qui
Redéfilent, le banal se répète, sans fard, sans cérémonie, deux
anneaux

Pour un vélo sans pédalier : la vie est économe de ce qu'elle
peut offrir.

Les sourires se perdent dans les miroirs, les cheveux se lassent
d'être

Blanchis et finissent par tomber, le silence éveille la
transparence de

L'autre, l'amour, qui se dessèche, se compte en années de
poussières.

Et grandit la marmaille, assoiffée d'avenir, le présent se dérobe,
le deux

S'efface sous la pression du nombre, funambule sur une corde
détendue,

Les hommes, pliés par le temps, sont des rameurs sur un étang
sans berges.

Lune de miel qui se durcit au fil du temps, l'amour se cristallise
au

Quotidien, l'usine est la rançon, sans gloire, d'un bonheur
fragmenté,

Instants festifs ou commémorations, et le temps qui s'allonge
dissout

L'union dans la mémoire, impossibles à compter les heures qui

Redéfilent, le banal se répète, sans fard, sans cérémonie, deux
anneaux

Pour un vélo sans pédalier : la vie est économe de ce qu'elle
peut offrir.

Les sourires se perdent dans les miroirs, les cheveux se lassent
d'être

Blanchis et finissent par tomber, le silence éveille la
transparence de

L'autre, l'amour, qui se dessèche, se compte en années de
poussières.

Et grandit la marmaille, assoiffée d'avenir, le présent se dérobe,
le deux

S'efface sous la pression du nombre, funambule sur une corde
détendue,

Les hommes, repliés par le temps, sont des rameurs sur un
étang sans berges.

Vient le temps du grand âge aux mains noueuses et
tremblantes,

On se parle avec les yeux au bord du cœur, plus anodine encore

La trame des jours qui se confondent, c'est le temps des assis
dans

Des fauteuils trop larges, des films qu'on rebobinent pour

Enfreindre l'oubli, la mémoire se découd des fils qui l'ont tissée,

Les visages s'effacent dans les rides, le pas se fait petit, trainant

D'un souvenir à l'autre, les paupières deviennent trop lourdes,

L'œil finit par se clore, le cœur s'éteint d'avoir autant battu,

Et l'autre couvre encore de baisers celui qui est déjà parti.

Les yeux ont trop pleuré, la larme est intérieure, la peine

Devient regard que l'on dépose comme une offrande et

Reviennent les enfants qui porteront le mort à sa dernière demeure.